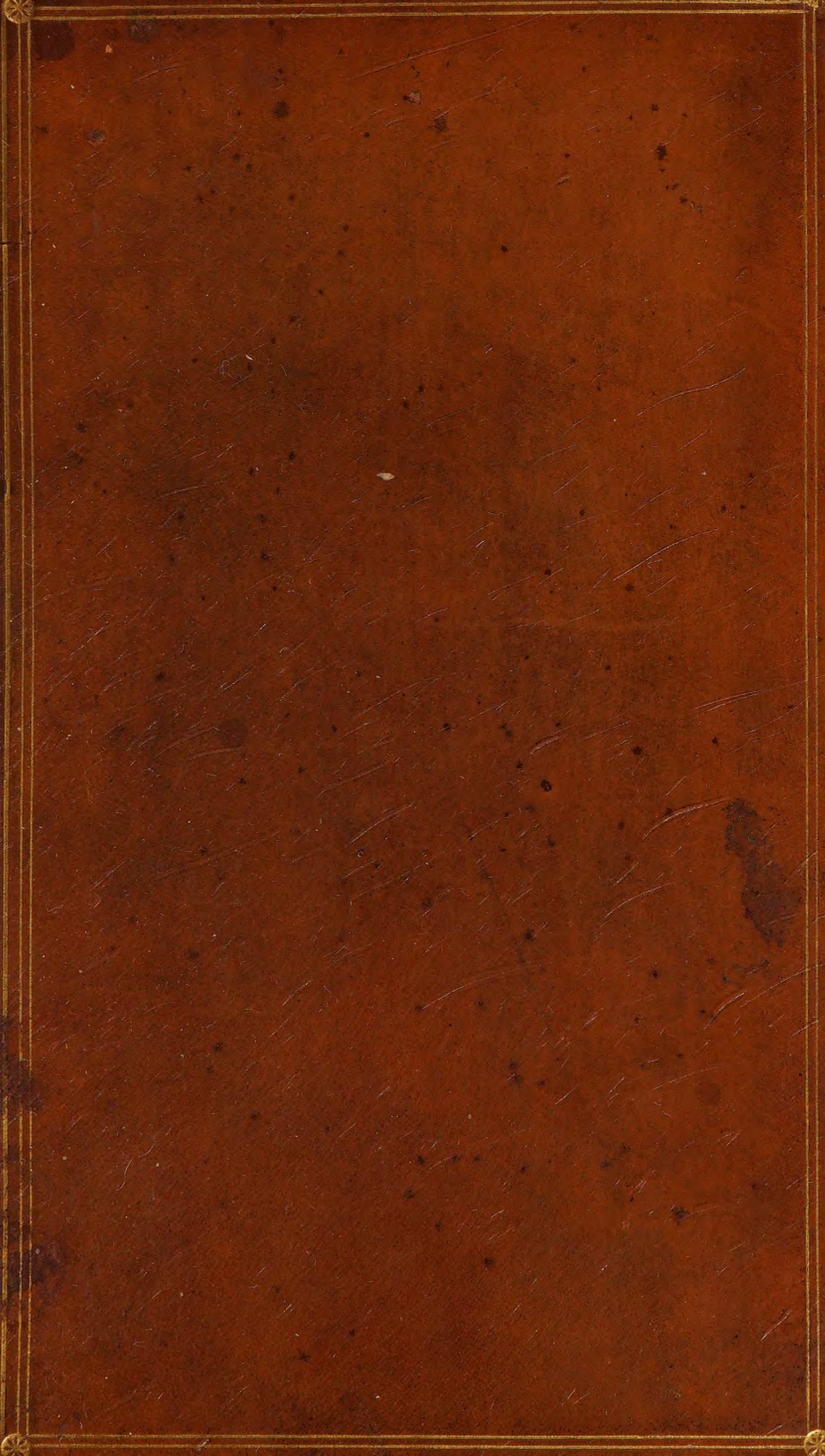
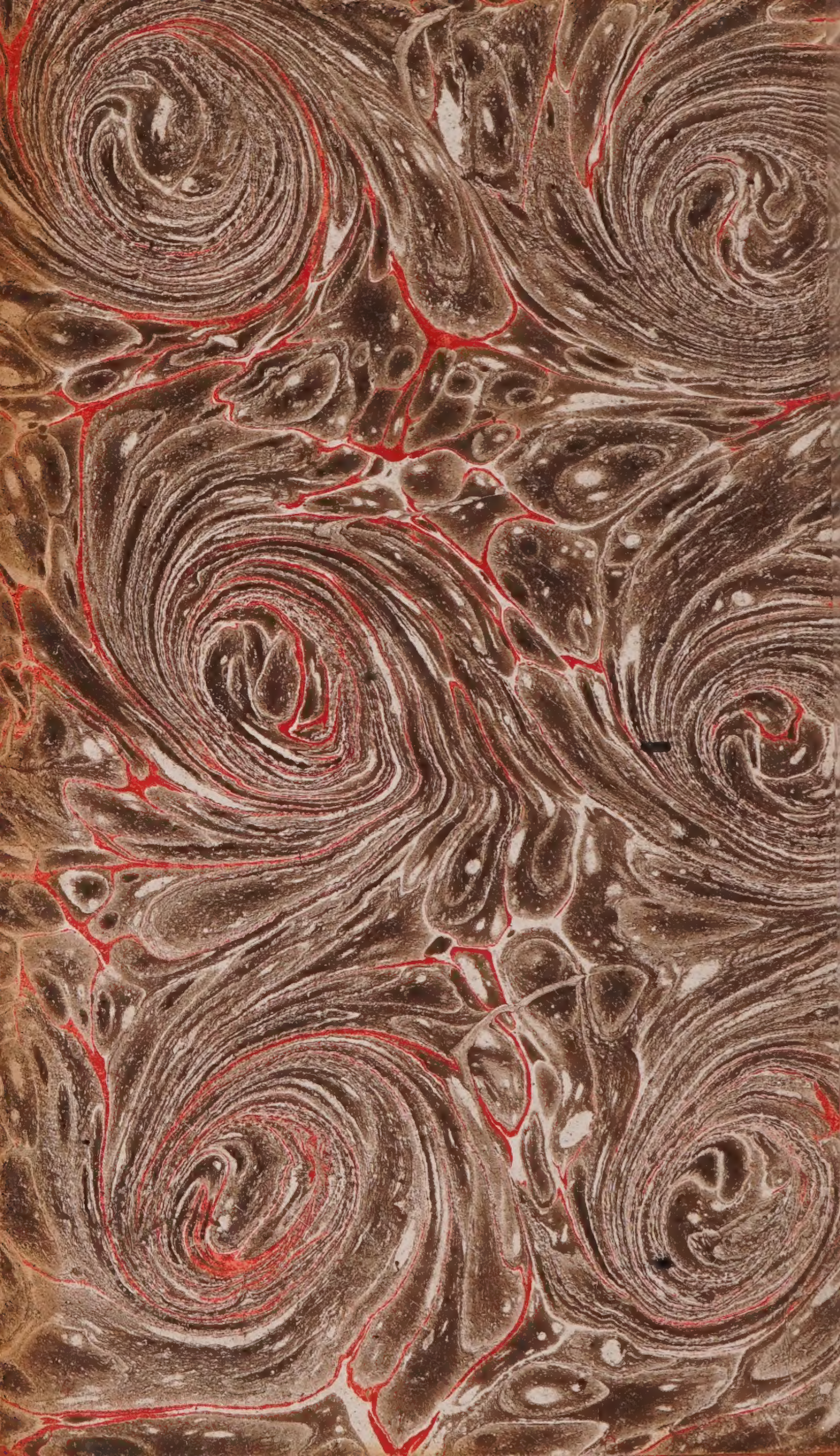
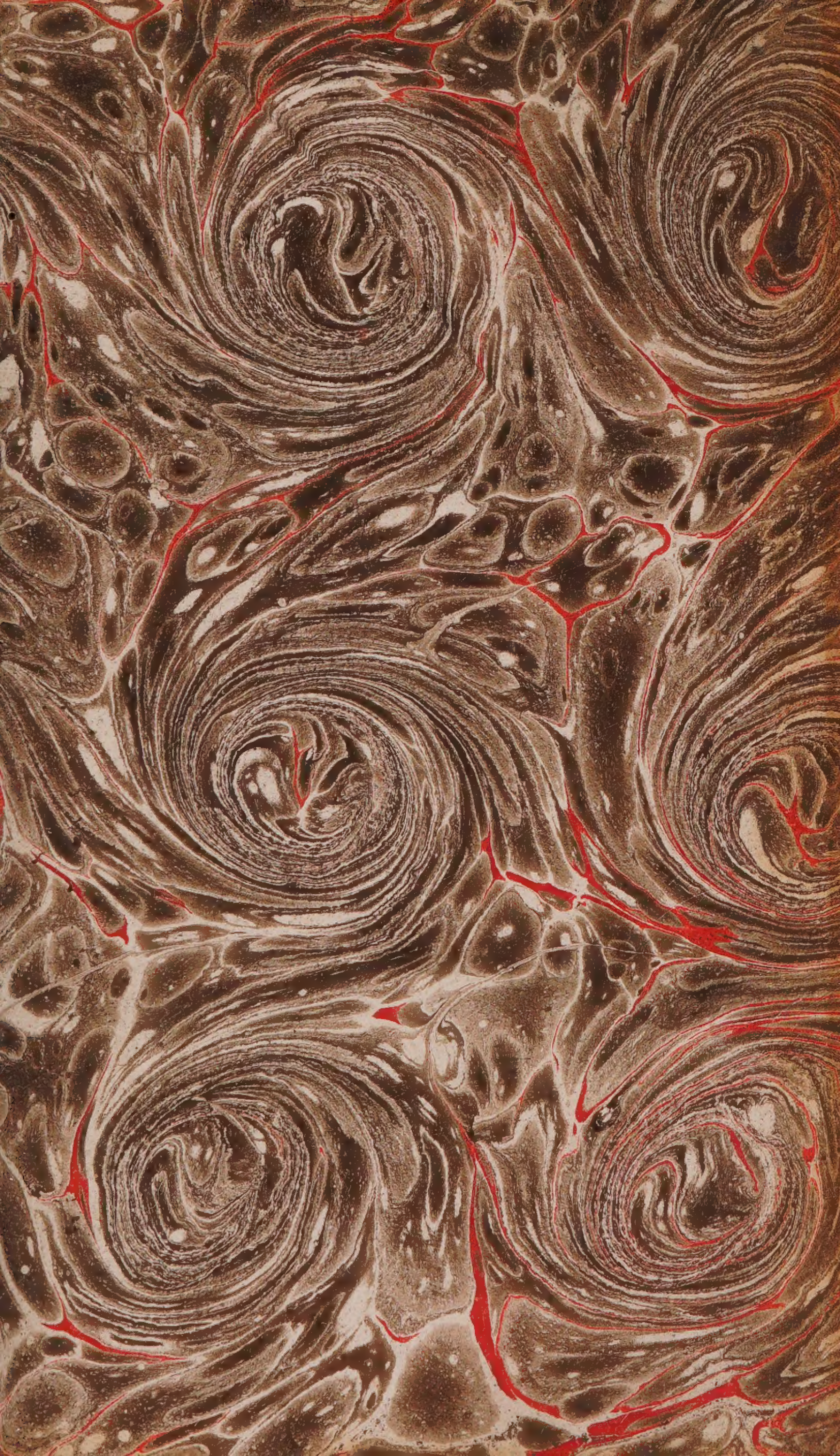








LETTRE
D'HYPOCRATE
A
DAMAGETTE

TRADUCTION.

elle est sur l'origine de la religion. ouvrage deiste. v. fragm. d'hist. et deliber. p. 6.



A COLOGNE,

ceci est une lettre [illegible]. elle n'est pas dans les oeuvres d'hyppocrate.

Chez JACQVES LE SAGE,
au Politique.

M. DC. XCIX.

dans les lettres d'hyp-
pocrate il y en a
deux a damagete,
mais sur autre
sujet.



LETTRE
D'HYPOCRATE
A
DAMAGETTE,
TRADUCTION.

LEs affaires publiques & particulieres qui m'occupent ſans Intervales m'ont depoſſedé tout à fait de ce bien-heureux repos, où il m'eſtoit permis de Joüir de moy-même, ce n'eſt pas Damagette, pour donner du merite à ma lettre que je me pleins à Vous d'être emporté par ce Torrent de conjonctures de nôtre Republique, mais pour me juſtifier de m'étre paſſé ſi long-temps du commerce commun de nôtre Eſprit & de nos penſées, contentez-vous de ce témoignage & ne me reprochez pas mon ſilence. Voici

le detail de mon voyage Dabdere, & de la visite que j'y ay renduë au fameux Democritte. Nôtre Senat pressé de finir avec les Villes de la Grece les anciennes difficultez des Otages, m'engagea aux calendes de Mars d'aller négocier avec les Abderiens. J'acceptay avec beaucoup de joye l'honneur de cette députation, & si je vous l'ose dire en secret, le plaisir de voir Democrite me fut plus sensible que l'interest même de ma Patrie, qui m'étoit confié avec éclat. A quelques milles Dabdere tout le Peuple se répandit dans la Campagne pour venir au-devant de moy, moins pour honnorer mon arrivée que par un empressement inutile de trouver auprés de moy la guerison de ses maux, vous sçavez Damagette, combien sans l'avoir merité mon nom a fait de bruit dans la Grece, & à quel point on s'est laissé prevenir en ma faveur du peu de capacité que j'ay dans la Medecine. Ces pauvres Abderiens se pressoient pour m'aprocher, l'un

ſe plaignoit de debilité d'Eſtomac, l'autre d'une Pulmonie, l'autre d'une tention de ventre qui lui faiſoit apprehender l'hydropiſie, celuy-là de vertiges, & la pluſparts de Dyſenteries, dont ce climat eſt preſque toûjours infectez, ſoit parce que les ſables & les rochers repouſſent la lumiere, & entretiennent une perpetuelle incendie en l'air, ſoit parce que les fruits qui y ſont delicieux empoiſonnent les corps, mais comme il ne m'étoit pas poſſible de ſatisfaire à cette foule par mes reponſes, je me renfermay à leur dire à tous (tenez-vous gay, & contens) nous nous verrons en particulier. Je ne vous diray rien de ce qui ſe paſſa à mon égard de la part du Senat de cette ville, j'en receus les honneurs ordinaires, & finis en peu de jours avec luy les negotiations qui m'avoient été commiſes, dont il feroit inutile de vous rendre un plus long compte, car je ne vous écrit que pour vous parler du grand Democritte.

Je priay inſtamment ceux qui avoient les ordres de m'accompagner, de me conduire chez ce vray Philoſophe, dont ils furent ſurpris, s'étonnans qu'un homme de ma reputation, diſoient-ils, eut tant d'empreſſement de voir un Fol, mais un Fol dont la vie, les mœurs, & les manieres, étoient outrées, qui ſe ſentoit luy-même ſi peu capable du commerce des autres hommes qu'il s'étoit jetté dans une ſolitude où il ne voyoit perſonne, & où il paſſoit ſa vie à rire ſeul, ſans qu'on peut decouvrir qu'elle pouvoit étre la cauſe de ſa maladie. Ah mon cher Damagette, je penſay ce que je ne leur oſay dire, que la folie étoit de leur côté, car y a-t-il homme dans noſtre temps d'une plus exquiſe & d'une plus éminente ſageſſe.

A quelques pas de la Ville il y a un Vallon, duquel s'élevent un grand nombre d'avennes, & de peupliers qui le derobent à la veuë, car on ne decouvre d'abord qu'une pleine, & ce n'eſt qu'en s'apro-

chant qu'on deſceud inſenſiblement dans un fond par des avenues d'arbres, & c'eſt le pur Ouvrage de la nature, l'art n'y a point de part, & quoi que cette ſolitude ſoit dans le voiſinage d'une ville celebre, l'écart y eſt ſi bien menagé qu'un philoſophe ni a point à craindre la contagion du commerce du Monde, le hazard y a fait rencontrer tout ce qui ſuffit au beſoin du ſage; des eaux naturelles y tombent en abondance, des plantes & des fruits y croiſſent d'autant plus ſalutaires, que la main des hommes n'a point alteré la nature, ny l'excez des ſaiſons qui n'y peuvent aborder, parce que ce lieu le deffendent contre elles de tous côtés, n'interromp point l'attention du Philoſophe, qui s'y trouve également à labry de la rigueur des tems, & du concours importun des hommes.

Comme nous deſcendions un de ceux qui me conduiſoient me fit jetter la veuë par un endroit, par où je decouvrois Democritte,

je ne m'arreſtay là que quelques
tems pour admirer ce Philoſophe
ſans l'interrompre, il étoit aſſis ſur
une pierre à la porte de ſa cabane,
il me parut de taille mediocre, ex-
tremement maigre, le viſage lar-
ge, les yeux petits, le nez grand &
fort aquillin par le bout, la barbe
longue & negligée, il n'étoit vétu
que d'un double ſac qui lui laiſſoit
une partie des bras & toutes les
jambes nuës, il étoit chauve, & le
peu de cheveux qui croiſſoient au-
tour de ſa teſte marquoient son
grand âge par leur extrême blan-
cheur, il écrivoit ſur ſes genoux &
avoit autour de luy un grand nom-
bre de Livres, & un peu plus loin
des Cadavres d'animaux, que je
jugeay bien qu'il avoit ouverts &
diſcequés; aprés quelques momens
d'aplication, il lévoit ſa tête & la
tournoit deçà, delà, en ſouriant:
quelques fois il pouſſoit ſes ris juſ-
ques à l'éclat, & puis il retomboit
ſur ſon ouvrage avec l'aplication la
plus profonde, d'où ſouvent il ſor-
toit pour aller examiner ces ani-
maux

maux, enfin l'empressement de luy parler me fit descendre, je jugeay à propos d'être seul pour le mieux examiner & avec plus de liberté. Je le trouvay la tête baissée attaché à son ouvrage, je demeuray là tranquillement pour ne pas le distraire, & levant la tête à son ordinaire il m'apperçût, soyés le bien venu, dit-il, qui vous fait venir ? Qui vous fait approcher d'un homme si peu sociable que moy ; la voix publique, luy dit-je, qui repand de si grandes choses de vous ? qui êtes vous dit-il qui parlé si mal? apparemment vous sortez de la foule des hommes, vous m'en imposé. Ne say-je pas que la voix publique est la voix de ce grand nombre de foux qui concertent contre la sagesse, & la verité, qui ont interest de faire regner l'ignorance, & de deshonorer les Philosophes à cause de leur imprudence à declarer la verité, ne laissé pas de me dire vôtre nom, vôtre patrie, & le sujet de vostre presence en ces lieux ? Je suis Hypocratte.

luy dis-je, plus connu par le bruit d'une reputation mal-fondée que par un vray merite, je vous connois me dit-il, vous êtes ce Medecin fameux que le Peuple enchanté des ſupertitions, croit étre le confidant d'Eſculape, je ne laiſſe pas de vous diſtinguer du reſte des autres hommes, le progrez que vous avez fait dans la connoiſſance de la nature, & particulierement du corps humain, des alimens & des plantes qui luy conviennent pour ſa nourriture & pour la gueriſon de ces maux, eſt aſſez connû par vos Ouvrages, vous meritez que je vous écoute & que je vous parle, approchez & prenez cette pierre pour vôtre Siege : çà que ſouhaittez-vous de moy ? de ſçavoir trois choſes, luy dis-je, ſur leſquelles aprés toutes mes applications je ſuis peu content de moy-même. La premiere ce que vous penſez de l'Auteur de la nature & des Religions qui nous engagent à des devoirs envers luy. La ſeconde ſi les mœurs des hommes dependent de

leur temperament ou du choix de leur raiſon. La troiſiéme ſi l'homme eſt quelque choſe de plus que ſa matiere qui le compoſe ? Si le Feu qui l'anime eſt celeſte, & durable aprés ſa reſolution ? Si la mort ne lui ôte que ſa figure, & non pas l'être ? Quand je ne vous connoîtroit pas, ô Hypocrate dit-il, les trois queſtions que vous me faites ne me découvrent que trop l'éminence de voſtre Eſprit, & le merite que vous avez dans la Philoſophie, ayant atteint à ces trois termes, juſques ou les hommes ordinaires ne portent pas leurs reflexions, ne vous attendez pas à de grandes reflexions, voicy ce que j'en penſe.

La pluralité des Dieux eſt une erreur trop groſſiere pour des ſages il n'y a que l'un de ces deux partis à prendre, ou de n'en point croire, ou de donner l'ordre & le mouvement du monde à certains cas fortuits qui établiſſent par hazard la figure, & les images des choſes, ou que de n'en reconnoiſtre qu'un

dont l'essence soit incomprehensible, qui soit au-dessus des temps, qui porte son éternité dans son sein, qui soit tellement au-dessus de nos idées, que nôtre prudence doit détacher nôtre vûë de dessus luy pour ne l'admirer que dans ses Creatures.

La prevention de mes premieres écoles m'avoit mal-heureusement engagé à l insolente liberté de ces Sectes qui composent tout l'Univers de Points & d'Athomes dont le mouvement perpetuel étant incertain, change les decorations du Monde : sur ce detestable principe, je traitois la Divinité de mensonge, j'insultois la foiblesse de ceux qui la reconnoissoient, & j'imputois à l'étourdissement que produit la crainte dans l'esprit des Ignorans cette attache à la divinité & à ce faste des Religions qui lui sont consacrées, mais vous le diray-je, Hypocratte, je n'étois pas d'accord avec moy-même, ma raison vouloit un Dieu, & enfin ce tems, les voyages & les reflexions libres m'ont

m'ont desabusé, j'ay découvert qu'il n'y avoit que l'ignorance gagnée par le libertinage ou l'artifice de la vanité, qui fait de l'impieté un merite de distinction qui peut porter le cœur à cette rebellion.

Il y a tant de choses qui viennent jusques au fond de nous mêmes pour nous forcer à croire qu'il y a un Dieu, un Estre infini, duquel sortent également la fecondité, l'ordre, la beauté, le mouvement & la nature de toutes choses ; ouvrez les yeux, & Dieu se trouve par tout ; à vostre veuë, vous ne voyez rien que l'homme ou le hazard ayent pû faire, plus nous nous appliquons, plus nous nous appercevons de ce caractere de grandeur qui se repand par tout de la bassesse à la Majesté de la lumiere, tout nous meine à Dieu, l'immensité des Cieux roûlent d'un mouvement aussi rapide, que regulier, ces Astres logé dans cet espace infini, ce Flambeau qui distribue le jour, cette planette inferieu-

re dont la marche bizarre change continuellement l'état des corps corruptibles. Cette masse de terre qui s'apuye sur elle-même, qui marque le centre de l'Vnivers par la place qu'elle y tient, qui n'a que des Tresors dans son sein d'où sortent les richesses qui la couvrent, & la matiere, & l'esprit qui forment tous les Vivants : ces eaux qui remplissent tous les abismes, & qui par des routes à nous inconnues l'humectent par tout, & se distribuent en une infinité de rendez-vous, d'où elles se repandent, & fournissent les Campagnes de Fontaines, & de Rivieres : ce monde d'Atomes legers qui occupent le vuide de l'Vnivers, dont la fluidité obeït aux autres corps de la nature, qui cede la place à la Lumiere sans la quitter, qui fait respirer tous les Vivants ; mais cet esprits devorant qui n'a point de Domicile certain, qui se trouve par tout ensevely daus la matiere qui s'en échape, qui detruit tout

qui s'évanoüit faute d'aliment, & dont la fureur menace l'Vnivers, & sert d'accent à la colere du Ciel; enfin ce partage des deux Mondes, l'un sans corruption l'autre dans une revolution & un passage continuel de la destruction à la reparation, sont les argumens parlans de la verité de leur Autheur. Vous ne sçauriez faire un pas dans la recherche de la nature que vous ne trouviez un miracle, regardez ce qui vous environne, examinez-en les Commencemens, tout vient de rien, & tout s'en retourne à rien, les cendres de la corruption servent de germe à la generation, tout se trouve lié & dependant, & sans peine & sans embarras, les figures des choses s'éffacent & se renouvellent à nostre veüe, & nous mémes suivons ce flux sans nous en apercevoir, pendant que le détail est dans cette inégalité continuelle, la face de l'Univers est toûjours la même.

Ce changement par lequel pas-

ſent toutes les choſes d'icy bas, ne peut être l'effet du hazard & de ce mouvement imaginaire d'athomes, rien n'étant mieux reglé, plus ſuivy, & plus durable; que ce tour & retour de corruption, & de generation, tout meurt pour revivre & tout vit pour mourir. Cét ordre de revolutions certain comme il eſt, ne marque pas moins la puiſſance de l'Auteur que l'éternelle Incorruptibilité des Aſtres & des Planettes; deſcendez plus bas aprochés de la plus vile nature, un inſectes, un verd a ſon ordre, dans lequel l'un eſt toûjours comme l'autre, par la figure & par ſon inſtinct, qui voudroit arrêter les yeux à les examiner découvriroit mille prodiges du Tout-puiſſant dans la fabrique de ces chetives Creatures, y a-t-il rien de plus magnifique que l'or, l'azur, & les couleurs brillantes, peintes ſur les aîles de papillons de Chipre, & ſur la peau des ſerpens de Lybie, y a-t-il artiſant plus entendu que Laragnée,

de prévoyance mieux executée que celle de la Fourmy ? Peut on trouver plus de dessein qu'il y en a dans la conduite des animaux de proye, plus de tendresses & de vrais soins qu'ils en ont pour leur enfãs? Examinés la moindre des plantes, elle a dans son espece, sa figure & sa vertu uniforme & certaine, enfin parcourés tous les objets, & vous ne sortirés pas de l'admiration ce qui paroît même être la suite du hazard, comme le caprice des Saisons, l'Inégalité dans les fruits de la terre, ces tremblemens, ces tempêtes sur la Mer, les Vomissemens de feu des entrailles des montagnes, les Metheores lumineux, le Tonnerre, la Foudre, & tout ce qui nous surprend par des Evenemens extraordinaires, sont des effets des causes certaines dont les ressorts nous sont inconnus, comme les Crises qui surviennent dans les causes des Maladies.

Mais sans qu'il soit besoin de parcourir ce grand Univers, ad-

mirons l'Homme qui en eſt l'idée. Ce ſeroit à vous Hypocratte à m'ouvrir ces miſteres & à me conduire dans cette nuit épaiſſe ſous les voiles de laquelle le Tout-puiſſant a caché tant de miracles, que de compoſitions, & que d'ordre du ſi peu d'eſpace & d'étendue, & que d'abregé dans toutes les parties ; que de beauté dans la figure, que de facilité dans l'uſage de la vie, que d'accord dans l'Organe des parties, que de fidelité & d'union dans le ſentiment exterieur, qu'elle infinité d'inſtrumens pour le mouvement ſi prompt, ſi juſte & ſi aisé, que d'exactitude dans l'oüye, que de verité & de ſeureté dans la veuë, que de concert & de diſcernement dans l'odorat & dans le gout, cette machine ſi diverſe dans ſa compoſition, demeure dans une unité inviolable, & dans ſon principe & dans ſon action.

Il y a un raport inconcevable des parties, aux parties, & des parties au tout. De ſorte que l'ac-

tion qui ſe termine à une ſeule, eſt cependant l'action de toutes, & le Tout-puiſſant a tellement achevé l'économie de ce monde racourcy, qu'il a fait un ornement de ces ſuperfluités mêmes, par les ongles & les cheveux. Ce ſeroit à vous Hypocratte comme je viens de vous le dire de me tirer des tenebres. L'interieur de cet homme, ſes os qui le ſoûtiennent, & qui établiſſent la forme de ſa figure, leur liaiſon, leur commerce à la vie, ſes muſcles, ſes nerfs, ſes vaiſſeaux, qui ſont autant d'inſtrumens & de canaux pour la nourriture, l'action & le ſentiment, ſes chairs qui rempliſſent les vuides, qui forment la plenitude & la rondeur des parties, toûjours humectées, toûjours vivifiées, par ce nombre infini de vaiſſeaux qui les traverſent de tous côtez, cette pellicule qui les ouvre quoyque minſe & délicate, ne laiſſe pas de ſoûtenir l'atteinte des choſes exterieures, de cacher le ſecret de la machine, & d'y faire

l'embelliſſement de la figure ; mais qui peut donner l'équilibre à ce corps, pour la juſteſſe de ſon mouvement, de ſa marche & de ſon repos ; il n'eſt étably que ſur la plante de ſes pieds, & en toutes aſſietes, hautes & baſſes, ſans attention & ſans peine ; il trouve d'abord ſon plomb & ſon équilibre, dans les poſtures les plus contraintes, dans les mouvemens les plus forcez, & dans la plus grande rapidité de ſa courſe. Qui peut comprendre la conduite des nourritures, les inſtrumens & foyers deſtinez à cet uſage ? par combien de parties les alimens paſſent-ils pour parvenir à la pureté où le feu vital les fait paſſer en la propre ſubſtance du corps.

Dans la premiere ils ſont broyez & aglutinez, d'une ſalive acide qui commence à les cuires ; dans la ſeconde ils ſont digerez par la chaleur, & la bille diſſoluante qui les rend liquides ; dans la troiſiéme ils ſont affinez & colorez, & dans les autres ils ſont vivifiez, & rendus

capables

capables de l'union à la ſubſtance, & en toutes ſes coctions, il y a des ſeparations & des excrements qui ont tous leur iſſue, ou par les grandes voyes, ou par les tranſpirations. Tout cét œuvre ſe fait inſenſiblement, & ſans interrompre l'action ordinaire.

Y a-t-il rien de plus admirable que l'autre nourriture qui ſe fait par la reſpiration? Qu'en penſez-vous Hypocratte, ce grand Ocean d'air, a ſon flux & reflus dans le cœur des vivans, il y porte l'eſprit & la vivacité, & comme je le preſume il m'eut les poumons, & par eux les Vaiſſeaux des humeurs dont la fixation, & le repos fait la mort, nous reſpirons un air ſalutaire, & nous l'expiront à l'inſtant, éteint, & corrompu. C'eſt ce qui engage la ſervitude indiſpenſable & perpetuelle de ces deux actions; avec quel art le Tout-puiſſant a-t-il conſtruit les conduits de cette nourriture celeſte, ſi innacceſſible à tous les autres corps, des mem-

branes delicates, une éponge concave, de foibles tuyaux recouvrent cet air, & le repoussent de moment en moment, sans discontinuer. Ils commencent la vie par ce mouvement, & la finissent par leurs repos; passons de ces miracles à d'autres bien plus surprenants, dans une masse de moëlle dont la teste est remplie, ou par l'examen le plus exat que l'on en fait, on ne trouve que de petits ventricules, & moins de détail que dans les autres parties; la part des progrés que nôtre penetration la plus grande ne decouvre point, ce qui n'étoit qu'aliment & qui par tant de differens soins de la nature a passé du Sang à l'esprit, s'éleve à une telle agilité par le degagement de tout poids & de toute matiere terrestre, car ce n'est plus qu'air & feu qu'incessamment les Images des objets en sont formés au premier rapport des Sens: nous ne pouvons aller plus loin Hypocratte, comment ce fait le reste, comment ces ima-

ges ſont-elles durables, comment l'une s'efface-t-elle par l'autre? où ſont rangées ces Ideés infinies que les ſens excitent en nous à tous momens ; Mais d'où vient le diſcours interieur, & la comparaiſon qui ſe fait de ſes idées? Qui donnent cette rectitude pour le choix? Le mouvement pour la reflection, cette veüe de preferance pour les deciſions cette vertu feconde pour faire ſortir de cette diverſité d'idées de nouvelles Images qui n'empruntent rien des Sens? qui peut établir ce petit monde d'eſprits volatilles, leur imprimer un ordre, & leur donner cét état de conſiſtance qui fait que l'homme demeure dans l'état des mêmes diſpoſitions de raiſon, d'opinion, & de connoiſſance, & enfin eſt-ce un bouleverſement qui ſe fait de ces Images dans les vapeurs du ſommeil qui embarraſſe les dormans dans des hiſtoires ſi bizarres, ſi cela eſt, comme il eſt difficile de ſe l'imaginer autrement, par quel

prodige cette affreuse confusion passe-t-elle au moment du reveil, à la clarté de la constitution ordinaire.

Hypocratte ce n'est pas icy le lieu de prouver dans toute son étenduë la divinité, par ses œuvres visibles aprés le peu de reflexions que nous venons de faire, peut-on s'obstiner à ne pas reconnoître l'excellence de cette nature universelle & le depost que le premier Autheur luy a confié de sa puissance. Il ne fant que des yeux pour être adorateur comme je vous l'ay déja dit. Il ne faut que sortir de ce sommeil pesant ou nous vivons dans l'usage de tant de prodiges pour estre penetré de la verité de ce grand ouvrier. La raison n'a plus de peine, elle est sa preuve elle-même, elle naît convaincue. La main qui la travaillée luy a laissé une impression secrette qui est pour elle un sombre souvenir qui la rapelle à Dieu pour peu qu'elle soit libre d'Erreurs qui la debauchent,

chent, elle se confirme dans cette verité, quand l'examen de toutes les choses qui l'environnent, elle revient à elle pour reconnoiſtre que l'idée qu'elle a du vray, du bon, & du beau, ne peut venir que de ce grand Autheur, que son niveau, son plomb & son équêre, n'eſt ny son ouvrage, puiſqu'il ne les a point precedez, & qu'elle les a trouvés en elle, ny celuy du hazard qui ne peut donner ce qu'il n'a pas, mais un don du Tout-puiſſant, qui s'eſt fait en elle une legere copie de luy-même, car c'eſt cette raiſon qui regne par tout, qui s'eſt renduë maîtreſſe de l'Univers, qui en a ſçu mettre en uſage toutes les parties, qui a mis la nature dans ſa beauté par les arts, dans ſon jour par les ſciences, & par la politique contraint les hommes à livrer leur liberté pour leurs repos, c'eſt cette raiſon qui parle de Dieu en eux malgré eux-mémes. C'eſt cette raiſon qui ſe ſent contrainte d'avoüer un Dieu & de le publier par tout

par la voix des Peuples & des Nations, allez chercher par toute la terre, & vous ne trouverez pas de societé si petite qu'elle soit qui ne reconnoisse un Dieu, de Nation si barbare qui ne l'Invoque dans le concert universel qui s'établit parmy tous les hommes, sans estude, sans examen, & sans discours ; le Sage qui decouvre les preuves convaincantes de cette verité inspirée, a-t-il d'autres party à prendre que celui de reconnoitre, & d'adorer l'Eternel, le Tout-puissant & l'ouvrier de toutes choses? cette necessité de croire un Dieu qui engage indispensablement les hommes à des devoirs envers luy, de sorte qu'il faut demeurer d'accord que le premier fondement de Religion est dans nôtre cœur, nostre raison l'y trouve, & bien loin de debaucher ce premier instinct, pourveu qu'elle ne soit ni étourdie par le trouble des cupidités : ny forcée par les exemples continuels & pressans du libertinage, elle l[e]

perfectione, elle le fait éclorre, le cœur luy sert d'apuy, & elle devient la lumiere du cœur. Cette noble disposition qui distingue si éminemment l'homme d'avec les animaux, n'a pas été negligée par les politiques. Ils ont reconnu trés-sagement que l'homme étoit plus susceptible par ces endroits, que par tout les autres, que les effets de la puissance & de la force n'étoient pas durable, qu'il étoit aisé de passer de la crainte au desespoir, & du desespoir à des resolutions contre lesquelles l'usage de ses grands moyens n'étoient pas toûjours heureux, mais les religions qui sont naturelles au cœur & à la raison, qui interessent la divinité, qui font gouter leur servitude, & parce qu'elle est honorable, & parce qu'elle est le prix certain d'une infinité de recompenses, que les Autheurs de leurs Loix, & de leurs Doctrines ont presentée comme un apas à l'amour propre, ces Religions dis-je soumettent les hom-

mes, & les previennent contre les amorces de la liberté; & quand il s'en trouveroit quelques-unes dans le corps des ſocietez, qu'une humeur plus audacieuſe porteroit à ne point écouter & à decouvrir l'artifice de la Politique, ils ſont enveloppez par le grand nombre & toûjours contraints de ſuivre ce mouvement public, pour éviter le décry, & ſouvent leur perte; permettez Hypocratte, que je vous parle avec confiance, je dois croire par le merite de voſtre Eſprit, & par le progrez de vos applications que vous n'êtes pas du nombre de ces impies, mais que ſuivant la verité que vous n'avez point effacée en vous-même, qui vous rend fidéle à la reconnoiſſance de l'Eternel; vous n'êtes point la dupe de ce grand détail des Religions que la politique établis par toute la terre, ſelon l'état & le naturel des Nations: Et comme vous loüez le deſſein des Inventeurs, & qu'il eſt de la ſageſſe & de la ju-

ſtice, de n'interrompre point l'ordre de la vie commune, Vous honorez, Vous ſuivez des Loix, des Ceremonies, des Doctrines, & un culte dont vous connoiſſez les erreurs, préferables aux plus grandes Veritez. Il eſt donc trés-vray de dire que les Religions ſont fondées dans la nature, où la main du Createur en a gravé l'idée, tout le reſte eſt l'ouvrage de l'Homme, du Legislateur, ce qui ſe trouve du Sage & d'ordonné; du Simple & du Craintif, les ſuperſtitions, les baſſeſſes, & les amuſemens des Simboles & des repreſentations. Il faut convenir en general que ces établiſſemens humains, qui figurent & rendent ſenſible une Religion, ſont agreables à l'Eternel; il en approuve le deſſein, il en reçoit les vœux & les ſacrifices, il ſe plaît à ce culte que la raiſon des plus Sages a inventé, il ſemble même que la diverſité des formes ſous leſquelles ſes Peuples l'adorent differem-

ment, eſt un caractere de fecondité dans les honneurs que luy donnent les Créatures, il en donne des témoignages par des effets ſurprenans, produits par des Sacrifices, & de Vœux publics.

Mais ce qui donne encore du merite aux religions, c'eſt qu'elles ont toutes une pureté toute entiere, des maximes toutes juſtes, & de tres-loüables deſſeins; enfin elles authoriſent les loix, elles maintiennent les états; protegent le Prince, & le Magiſtrat, & verſent ſur ſon front cette Majeſté qui attire le reſpect des Peuples, elles procurent le repos des particuliers qui la pluſparts ſans clarté & ſans force d'eſprit ſuccomberoient aux accidents de la fortune s'ils n'étoient relevez par les eſperances qu'elles leur donnent, & par le vil prix qu'elles mettent à toutes les choſes de cette vie. Je voudrois bien, luy dis-je, que vous vouluſſiez deſcendre de ces conſiderations generales à quel-

que chose de plus particulier, & vous servant de tant de decouvertes curieuses que vous avez faites dans vos voyages de me dire un mot du caractere & du merite des principales Religions.

Il faudroit pour vous satisfaire cher Hypocratte que l'âge ne m'eut pas effacé les plus belles parties de la memoire, qui sont l'ordre & l'abondance, il n'importe je sens du plaisir à vous parler & vous sçavez m'écouter & me suivre. J'ay trouvé par tout les Religions alterées des principes & des établissemens Sages, suivies d'une infinité de nouveauté, qu'un zele superstitieux a incorporé aux premieres institution que la pure raison avoit introduites; c'est le pas glissant de ceux qui gouvernent les états, ils n'osent éclatter contre ces débordemens, l'usage de la religion qui est d'asseurer l'union publique & de maintenir la place du Magistrat, se pervertiroit si on vouloit étouffer la supersti-

tion, & donner des bornes à la ceremonie, & au culte, les hommes ne ſont plus traitables dés-lors qu'ils ſont prevenus qu'il s'agit de la cauſe du Ciel.

Cependant les Religions ne deviennent odieuſe & mépriſable que par ce funeſte progrez que la populace aveuglée leur a donné, & qui va quelquefois ſi loin que tout ce qu'elles eurent de la Sageſſe des plus grands hommes ne s'y reconnoiſt plus, il ne leur reſte qu'un mélange monſtrueux de traditions imaginaires, & de rittes ridicules, c'eſt une des principales études qui a occupé l'oiſivité de mes voyages: J'ay eſſayé par tout de m'inſtruire de l'origine des religions, & par les monumens que j'ay recherché, & par la vive inſtruction de ceux qui me paroiſſent plus profonds dans leurs Doctrines, aprés avoir demêlé dans chacune l'ancien établiſſement qui eſt toûjours le bon, d'avec les impuretez de l'ignorance, je n'ay pas eu de peine à decouvrir

couvrir le loüable dessein des premiers inventeurs. Il m'a parû par tout qu'ils se sont proposez la reconnoissance d'un Etre infini, ayant suivi en cela la Doctrine de la nature qui nous inspire que leur âge est si profond dans l'abisme du passé qu'ils n'ont plus de vertige dans la memoire des hommes, & qu'enfin ils sont tous sortis du fond de l'Orient, & que si on leur peut attribuer aujourd'huy une Nation ce ne peut être que celle des Hebreux & des Caldéens en ce qu'il n'y a qu'eux qui ayent la possession de l'antiquité, les idiomes & les caracteres qui leurs en conservent le secret, étant inconnus à toutes les autres Nations, les Egyptiens semblent avoir été les premiers qui ayent eu leur communication, de laquelle ils ont tiré l'esprit des Religions, l'ouverture des sciences & le secret de la magie, qui ont passé à nous, & de là à tous les peuples de la terre; mais ces precieux depost se sont bien alterez.

dans le chemin qu'ils ont fait pour
passer de leur origine à cette parti-
cipation universelle, où ils ne sont
plus que des Images effacées & des
nations confuses, ausquelles il ne
reste plus que le gout, & quelques
traits du caractere de la premiere
origine.

J'ay apris de deux Alkeme-
nes de Babilone sçavans Caldeens
que l'adoration formelle de Dieu
n'a pas de plus ancien titre que
chez eux, ils m'ont fait voir la let-
tre, & le caractere par lesquels ils
signifient l'éternel où je reconnois
clairement que les Hebreux & les
Egyptiens ont puisé; l'Imitation en
est sensible. J'ay entreveu de ce
qu'ils m'ont communiqués de leurs
autres caracteres, & signez fradi-
tifs, sur lesquels la Religion du se-
cret est inviolable (car aprés beau-
coup de confiance qu'on s'acquiert
auprés d'eux, ils decouvrent leurs
lettres dont jamais Caldéens ne
donna l'éclaircissement des mis-
teres) j'entrevis donc aprés de

longues & de penibles reflexions que non ſeulement ils reconnoiſſent, & adorent l'éternel en luy-même par la prononciation d'une lettre; mais qu'ils l'adorent dans ſon œuvre, dans les planettes, dans les Cieux, dans la terre, dans les animaux, & dans l'homme même, auſſi bien que dans tout le reſte des parties de l'Univers. De ſorte que comme leur adoration ſe renferme dans la prononciation d'une lettre, ils en ont une infinité dont l'intelligence fait le fond de leur Doctrine qui eſt conſtamment de beaucoup ſuperieure à la noſtre; ils ont encore un autre établiſſement, ſi mes decouvertes ſont juſtes; car je ne vous cautionne Hypocratte que ma ſincerité. Ils pretendent que le grand œuvre eſt double, l'un materiel où nous ſommes contenus, l'autre ſpirituel ou ſont une infinité d'Eſprits purs, dont l'attention pour la participation à l'Eternel, & pour la penetration du monde materiel, eſt im-

comprehenſible à l'homme.

Ils ont quelques lettres, mais une infinité de ſignes dont ils apellent l'intelligence, magie qu'ils mettent en uſage pour s'atirer la communication de ces Eſprits, s'aider de leur cooperation, pour aller plus loin que les cauſes naturelles, c'eſt par eux qu'ils decouvrent la nature dans ſon action la plus interieure, qu'ils ſuivent le mouvement, & l'ordre des Cieux, qu'ils jugent de l'aſcendant des planettes, de leur puiſſance à determiner les évenemens, ils établiſſent l'Eternité anterieure de tout la grand œuvre qui eſt demeuré dans un ſommeil & un vain repos juſques à ce que le premier Autheur l'ait reveillée, & ait donné la vivacité à toutes choſes.

Le temps de ce reveil eſt une antiquité inconnuë, l'Eternel l'a effacé de la memoire des hommes, parce que s'ils l'avoient ſçû, diſent-ils, à force d'en examiner les circonſtances, ils auroient décou-

verr

vert le second temps, qui eſt celuy du retour au repos, & à l'interdiction de la nature, ils donnent peu de jour à l'obſcurité de leur Doctrine ſur le ſujet de la nature de l'homme, ils croyent ſi mon examen eſt juſte, que le genre humain étoit dans le ſein du cahos, que l'Eternel aprés avoir mis cette maſſe dans ſon mouvement, & ordonné ſes parties le fermanta de ſon haleine, & en fit éclorre l'homme double, qu'il diſtingue par les caracteres du ſexe à l'uſage de la fecondité, que ce germe n'a pas ſeulement la force de figurer la matiere, il a encore en ſoy la vertu de l'eſprit, pour animer cette matiere figurée, que cette vertu eſt infinie, & que le feu qu'elle allume dans chaque homme eſt une étincelle éternelle qui ne s'éteindra jamais, qui uſe le corps comme la lumiere d'un flambeau, conſume l'aliment qui le nourrit, qu'aprés la reſolution cette étincelle s'exale & va ſe réünir à cette vi-

vante lumiere qui éclaire la presence de l'Eternel, ils ont un grand nombre d'autres dogmes dans la circonference de leur Religion, ils disent que le grand Univers est un Autel dont toutes les parties sont des dons sous la main de l'homme, pour être offert par luy au Createur, qu'il n'y a aucune de ses parties qui n'ait en soy l'idée de Dieu, qui peut être adoré en elles, mais que l'homme est l'achevement de son Ouvrage, & plus digne de servir de sujet à l'adoration qu'on doit au Tout-puissant; c'est ce qui a donné l'ouverture à l'Idolatrie, car les premieres Nations grossierement informées de ces Doctrines, au lieu d'adorer Dieu dans son Ouvrage, se sont arrêtez dans la creature, & ont oublié le Createur. Ils ont fait l'objet de leur adoration de ce qui n'en devoit être que le sujet, ils ont élevé des figures & se sont épuisez dans la prostitution de leur abomination, & nous-même cher Hypo-

crate, nous vivons dans l'heritage de ces imposteurs, que la longue antiquité ne laisse pas de nous rendre venerables.

Pour les loix & les maximes de la Religion des Caldéens elles sont si envelopées de mysteres que le détail nous en est impenétrable, je n'en ay peu rien decouvrir que par les dehors, ils se distinguent par une grande modestie, par beaucoup de menagement dans leur commerce avec les étrangers, ils aiment la solitude qu'ils employent à la priere & à la recherche des veritez cachées de la nature, ils affectent de paroistre absorbez dans une perpetuelle speculation de connoistre les causes occultes, de trouver dans leurs lettres, & dans leurs signes simboliques, un grand nombre de veritez revelées, d'avoir une intime & trés-particuliere commmunication avec les esprits les plus purs, ils disent que s'ils n'étoient pas liez au secret indispensable qui

leur eſt confié, ils changeroient la face du monde par les lumieres qu'ils y repandroient, les hommes connoiſtroient la verité qui leur eſt inconnuë, par une participation ſenſible au monde ſpirituel. Ils ſe deſabuſeroient de la plus grande partie de leurs opinions, concernant la nature qui les environnent, & le mouvement qui les conduit, de ſorte que leur Religion conſiſte en une connoiſſance abſtraite, incommunicable au dehors, du merite de laquelle on ne peut juger, & à une adoration toute interieure comme je vous l'ay déja dit, qui s'atache à quelque objet creez dans la reflection duquel ils adorent le Createur, ils obſervent quelque ordre dans les jours; au premier de ſept, ils s'apliquent à la conſideration du Ciel, ils employent le ſecond aux planettes, le troiſiéme aux élemens, le 4. à la terre, le 5. aux eaux, le 6. aux animans de bons genre, le 7. à l'homme, &

tout cela par penſée, & quelque prononciation de lettre, ſans aucun ſimbole ny figure exterieure, la Doctrine fonditive eſt leur ſeul Tître. Leurs livres qui ſont impenetrables par les ſignes, les figures & l'aſſemblage extraordinaire de leurs lettres, n'ont point d'authorité, ce ne ſont que des depoſez, pour la facilité de leur memoire, & pour l'inſtruction de leurs enfans, ils n'y croyent que ce qui eſt conforme à leur tradition.

Les Hebreux ſont dans la même poſſeſſion de l'antiquité, avec cette difference qu'ils ont des Tîtres & des livres qui fixent à peu prés une origine, au lieu que les Caldéens n'ont point de datte, & ne laiſſent point voir de temps, ny d'hiſtoires qui les ayent precedez, c'eſt tout ce qu'ils ont de ſingulier ſur les Hebreux qui les ſurpaſſent d'ailleurs en toutes choſes; au moins ſelon l'opinion que j'en ay conçûë, aprés en avoir examiné long-tems la comparaiſon, je remarque que

c'eſt une ſeule famille qui s'eſt diſtinguée dans les premiers temps par un devoüement à l'Eternel. Il faut qu'une éminente ſageſſe, & une prudence raffinée, en ait conduit les chefs; car pour aſſujettir la poſterité qui en devoit ſortir, à un reſpect indiſpenſable ; & à une certaine confiance, ils ont laiſſé dans l'hiſtoire de leurs traditions, que le Tout-Puiſſant les avoit choiſis entre les Nations de la terre, qu'il avoit noüé un pacte avec eux dont la condition étoit de ſa part, la perpetuité, & la domination; & de leur part une attache inviolable à ſon nom, & une ſoûmiſſion à ces loix. Le Sceau de ce pacte étoit l'effuſion du ſang de tous les enfans maſles dont ils ſacrifioient le prepuce auſſi-toſt qu'ils voyoient le jour. Cette famille qui ne s'eſt point écartée d'elle-même eſt devenuë une Nation conſiderable, qui demeure attentive à la liaiſon de ſon ſang, par ſa diſtinction des ſignes & des degré par où elle eſt

deffenduë, entretien chez-elle ſe ſentiment toûjours preſent de conſanguinité qui les a unis inviolablement, au lieu que ces traces, & ces paſſages continuels d'un âge à l'autre s'effacent par tout ailleurs.

Dans la ſuite des tems il s'eſt élevé un homme d'entre eux d'une haute & ſublime intelligence, & qui me paroit ſuperieur à tous ceux qui ſe ſont diſtinguez dans le Cours des ſiecles. Nous n'avons point d'autres temoins de ſes faits que luy-même qui eſt l'Auteur des livres qui conſacrent ces peuples, qui portent le titre de ſon origine, & de ſa Religion; mais qu'il ſoit l'ouvrier ou l'hiſtorien ou l'inventeur de tant de faits heroïques, il eſt également loüable, & digne d'avoir le premier rang parmy les hommes; s'il eſt veritable, il a paſſé la portée humaine, s'il ne l'eſt pas on ne ſauroit aſſez admirer ſa ſageſſe qui a perſuadé tout un Peuple ſans que la preſence de tant

de grands hommes qui ne le quitoient point de veüe l'ait interrompu dans ses conduites ny l'ait surpris dans le moindre de ses deffauts, qui sont inseparables de l'artifice, & de la superstition, sa Sagesse est encore plus remarquable par la pureté de sa Doctrine, & par la sainteté qu'il a repanduë dans les livres qu'il a exposez. Il s'est allié par là avec le Ciel qui ne concertoit point avec luy : Il a engagé les cœurs par la voye de la justice, il a employé avec excellence les trois moyens que la plus fine politique inspire pour bien serrer les liens de la societé, & en perpetuer l'union. L'interest du sang, une morale sans reproche, & des promesses d'une felicité prochaine prononcée sous la caution de tant de faits qui ont parû pour des prodiges ; ce qui decouvre encore l'Eminence, & la vraye solidité de cette sagesse est l'experience de tant de siecles, aprés lesquels sa religion est aussi vivante que lors
de

de ſon origine. C'eſt toûjours le même Peuple, les mêmes loix, & le méme Dieu, & les mêmes eſperances, voilà le caractere du legiſlateur des Hebreux.

Jl ſeroit difficile, cher Hypocrate, que vous euſſiez ce detail auſſi preſent que moy, les Hebreux ſont réünis & renfermez dans leurs circonferences, ils ſe communiquent peu au dehors, & vous ſçavez comme moy, à quel point nôtre vanité nous fait mepriſer les autres Nations, & nous laiſſe dans l'ignorance de leurs hiſtoires, & de leurs mœurs. Pour moy qui me ſuis deſabuſé de cet erreur de la patrie, que je n'ay pouſſé mes voyages juſques aux extremitez de la terre, que pour étudier les peuples qui l'habitent, & pour juger du vray bon, & du vray beau, par la comparaiſon qui eſt aſſeurement la meilleure de toutes les meſures.

Je me ſuis fort attaché à l'examen de la Religion des Hebreux, en quoy j'ay été ſecouru par la

communication d'Abiazare Docteur celebre de cette Nation. Ils reconnoiſſent un Dieu dans une idée bien plus magnifique qu'on ne fait par tout ailleurs. Ils le rendent attentif aux actions des hommes. Ils établiſſent une hiſtoire ou toutes ſes actions ſont deduites avec un ordre, & une netteté incomparable, avec la profonde antiquité, on y trouve par tout la vertu preferée au crime, l'adoration de Dieu recommandée, un choix d'hommes juſtes, & une reprobation d'impies, des avantures qu'une confiance exceſſive, & une prevention aveugle peuvent ſeules rendre croyables. Un homme contracte avec le Tout-puiſſant, il reçoit ſes promeſſes & ſes ordres, il ſe diſtingue par un ſimbole, & de cet homme il en eſt ſorti une Nation, non pas par un mélange confus de famille, ny dans l'obſcurité des Anges, comme je viens de vous le dire; mais par des routes de generations qu'-

un ſoin Religieux à conſacrées dans tous les tems & dont la memoire, & l'énumeration fait une partie de leur Religion, & le titre des promeſſes qu'il pretendent que Dieu ait attaché à leur ſang. Il paroiſt que leur Religion s'eſt formée à meſure qu'ils ſe ſont multipliez, car elle n'a que fort peu de caractere dans ſon origine & lors qu'ils ſont parvenus à ce grand nombre qui les a fait un peuple conſiderable, il leur eſt né ce grand Legiſlateur dont le nom n'eſt coneu que dans le ſecret de leur ſanctuaire. Il leur a preſenté des loix qu'il leur a certifié avoir reçûës de l'Eternel aprés une communication ſenſible avec luy, mille prodiges ont paru, ou aux yeux ou à la credulité de ce peuple, qui ont éterniſé le reſpect de ſes paroles, à la faveur de cette profonde autorité il a établi une religion dans laquelle il renferme & les devoirs à l'Eternel, & les eſperances d'une felicité ſuprême, & les intereſts du

ſang & de la fortune, afin de la rendre par cet engagement univerſelle de tout ce qui regarde l'homme, & plus certaine, & plus inviolable; & pour ne pas laiſſer de liberté à l'eſprit, il a fait entrer la Religion dans toutes les actions de la vie humaine, un Hebreux ne ſçauroit faire un pas qu'il n'ait une Loy qui le regle, tout à raport au Ciel, tout eſt obſervation, obeïſſance & culte. Ce Legiſlateur incomparable a commencé à determiner l'incertitude des mœurs des hommes, par l'établiſſement d'une Doctrine d'équité, qu'il a partagée dans des loix, ou des maximes qu'il a, ou inſpirées du Ciel, ou digne de luy, par là il a ſoutenu le cœur & l'a rendu capable d'un veritable zéle, dans cette diſpoſition. Il a devoilé la divinité, & la faite voir dans la magnificence de ſes œuvres, dans la profuſion de ſes bienfaits, dans la terreur de ſes vengeances, d'un coſté une diſtinction de biens,
ſans

ſans nombre, & une domination ſans fin; de l'autre, l'aneantiſſement, la mort, une éternelle deſolation. Il n'a pas eu de peine aprés ces preventions à impoſer le joug de la Religion qu'il avoit, ou reçûë ou composée, & comme il connoiſſoit parfaitement la nature de l'homme dependante des images, & des figures qui determine ſes actions interieure, les plus abſtraites, il a caracteriſé la Religion par des ſimboles, par la conſtruction d'un œuvre materiel dont l'art eſt miſterieux, auquel il a donné un rapport à la divinité même, il a ordonné des ſacrifices dans un detail de ceremonies, de prieres, & de victimes, il a choiſi des Miniſtres d'une même branche de famille, à la teſte deſquels il a mis un Chef qui porte, & dans ſes vétemens, & ſur ſon front une Majeſté que la prevention des Hebreux rend ſenſible. Toutes ſes formes ſont d'une étenduë, & d'une diſcution qu'on

ne sçauroit sçavoir sans être élevée dans cette Religion, qu'on peut dire, cher Hypocratte, avoir plus d'excellence que les autres, son objet est l'Eternel seul; ses devoirs sont de la part de l'homme, l'amour, le raport, la verité, la confiance, la probité, & l'obeïssance du costé du culte, des prieres & des élevations de cœur & d'Esprit qui rendent sensible le feu de son zéle, des sacrifices de gloire au Tout-puissant & des expiations à sa colere, elle impose le repos du 7e. jour qu'elle rend inviolable, elle interdit certain alimens; elle ordonne des jeûnes, elle fait mouvoir tout ce grand Peuple par la regle de ses Loix, sa fin est la durée de son alliance, la domination temporelle, & la felicité aprés la resolution des choses presentes, c'est pour cela qu'ils se croyent immortels & qu'il n'admettent que la destruction de la Matiere. Je ne sçay s'ils ne s'attribuent pas cette immorta-

lité, par distinctions à toutes les autres Nations, c'est ce que je n'ay peu decouvrir, enfin tout y est si grand, & du costé de la Majesté, & du costé de la justice, & du costé de l'ordre que toutes les Nations sont venuës puiser à cette source la Doctrine, la connoissance du grand Ouvrier de l'Univers, la mesure de l'équité, la Discipline, & les ceremonies, & l'esprit même du Gouvernement.

Il est constant que les Caldéens, & les Hebreux ont repandus dans toutes les autres Nations l'Esprit de religion, qu'ils ont fait germer. Cette semence divine ensevelie dans la nature, que leur Doctrine s'est communiquée moins par leur participation que par l'attention que l'on a aportée à les imiter, & comme l'imitation n'est jamais justes, particulierement en matiere de Religion, dont les desseins, l'intention, les Loix, l'établissement de la morale, & des ceremonies sont misterieux,

& cachez, quelques ſoins qu'on ſe ſoit donné à les étudier, on n'a pas pû puiſer chez eux que quelques formes, quelques ceremonies & fort peu d'érudition qui n'ont pas laiſſé d'ouvrir aux Etrangers la facilité de compoſer leurs Religions, chacun ſelon la portée de leur genie & de leur conſtitution naturelle. Les premiers imitateurs ont été les premiers Originaux des autres qui les ont ſuivis, & par une fecondité qui naiſt toute enſemble, & de la neceſſité d'avoir une Religion, & de la bizarrerie de l'eſprit des hommes qui ſe la veut accommoder à ſon goût, les Religions ſe ſont tellement multipliées ſur la terre que non ſeulement chaque Nation à la ſienne toute differente, mais que dans chaque de ces Religions, il y a encore une infinité de ſectes qui ſe trouvent partagées, encore en autant d'opinions differentes qu'il y a d'hommes d'eſprit & éclairez, qui ne ſe veulent perſuader que leur propre ſentiment.

Voilà bien legerement cher Hypocrate, l'idée & le caractere des Religions, descendre comme vous le souhaittez dans leur detail, quand ce ne seroit que des principales qui sont comme les secondes sources des autres. Ce seroit aller trop loin dans une carriere aussi bornée que celle d'une simple conversation, je vous diray seulement en general que les Egiptiens ausquels on peut atrribuer sans s'abuser une penetration, & une étenduë d'Esprit qui nous passe, se sont servis de toute sorte d'artifice pour cacher leur imitation, car pour ôter la connoissance & les traces des progrez qu'ils ont fait chez les Hebreux & chez les Caldéens, ils ont insinué des traditions dont l'antiquité est si profonde qu'elle n'est plus contestable; ils ont jetté des voiles sur toutes leur Doctrine, & sur l'ordre de leur culte, qui sont, des Hyeroglighiques, des Symboles misterieux, des lettres obscures &

inexplicables qu'ils ont consacrées sur des mouvemens, qui inspirent du respect & de l'autorité, même aux Nations étrangeres, & pour se singulariser, & dissiper en apparence tous les raports qu'ils ont avec les Hebreux & les Caldéens, ils ont choisi pour objet de leur adoration, la terre, & les reptilles qui la couvrent; ils ont des Prêtres qui gouvernent souverainement, non seulement ce qui depend de la Religion, mais même de la Politique & de la conduite populaire, le seul merite & la Doctrine naturelle, & de la Magie les élevent à ce rang. Ils pretendent avoir une continuelle correspondance avec les intelligences, tant celles qui meuvent & regle les Cieux, que celles qui inspirent les Elemens, & animent la masse de la terre, ils persuadent par là qu'ils ont la clef des causes secondes qui leur ouvre la science immense de l'astrologie, des Talismens, des Sympaties & des ressorts de toute la machine en general.

J'ay biẽ remarqué leurs impostures, mais j'ay admiré leur adresse dans l'usage qu'ils en font, & si je ne me suis abusé moy-même, j'ay reconnu qu'ils avoient l'art de produire des œuvres plus que naturels dont le melange levoit tous les soupçons de leur mensonge, ils mettent tout le Ciel en feu avec de simples paroles, ils font entendre le Tonnerre, ils apellent les Grêles & les Pluyes, ils promettent de l'abondance, ils predisent la sterilité, les poisons ariens qui infectent les climats, ils parlent des maladies & de la mort des hommes comme s'ils étoient les arbitres des évenemens, ils font parler des Mommes, ils animent des petites figures de cire qui deviennent à l'instant dures & éclatantes comme le porphire, & l'agathe; ils font parler des Spectres qu'on entend, & qu'on voit sur des figures bizarres, ils enseignent comme une Doctrine de leur Religion le passage des

ames d'une espece à l'autre, & pretendent que ce changement de Domicile ne se peut faire qu'aprés l'entiere resolution du Cadavre, c'est dans l'esprit de cette prevention qu'ils consacrent leurs corps à des baumes & à des aromates qui desseichent tout ce qu'il y a d'humide, leur procure l'immortalité, de sorte que tant que cette figure humaine subsiste par l'assistance & par la chaleur de ces médicamens immortels, l'ame qui l'anime demeure libre, elle n'est point contrainte de se soüiller dans l'union d'une autre espece, & si pendant le cours de certain nombre de siécles, elle demeure degagée de la fatale necessité de la transmigration, elle acquiert l'heureuse incompassibilité qui la met au nombre des Intelligences qui assistent à la conduite de l'Univers, ils distinguent neanmoins le sort des ames, celles qui ont suivi la voix des crimes qu'ils ont executez, ausquelles l'impieté & la liberté effrenée

effrenée des passions, ont fait violer le respect des Autels, les Loix de l'honneur & de la vie civile, ne peuvent atteindre à cette prescription contre la servitnde de la transmigration, ils sont malheureusement destinez à un éternel concours de la vie à la mort, & de la mort à la vie. Il n'y a que celles qui ont perseveré dans les devoirs de la Religion, qui ont animé la justice, & la verité qui puissent pretendre à la condition de ces suprêmes Intelligences, qui sera la durée de l'Vnivers, ils croyent une divinité de laquelle est sortie toute puissance & toute Creature, dont l'œuvre est si éminemment sorty de ses mains, qu'il a eu d'abord en luy la capacité de se soutenir sans son concours. De sorte que cet être infini, éternel & incomprehensible, & à luy-même seul, à joüit d'un repos qui n'est & ne peut être interrompu, qui le laisse dans cette possession bien-heureuse de son immense plenitude; ils adorent

cette divinité dans la Creature, ne se trouvant pas dignes eux-mêmes de l'adorer directement, tant parce qu'il leur est incomprehensible, que par l'inutilité de leur adoration qui ne pourroit contribuer à la gloire de celuy qui ne la peut recevoir que par luy-même, ils sont persuadez que l'adoration indirecte est juste & raisonnable, & pour honorer d'avantage l'ouvrier, c'est qu'il l'adorent dans ce qu'il y a de plus vil parmy les choses crées, qui sont les insectes, les reptiles & le limon de la terre; & concluant dans leur Doctrine que ce grand ouvrage est bien divin, puisque ce qu'il y a de plus abjet en ses parties est adorable: ils reverent les Intelligences & les attestent pour temoins de leur adoration, ils ont des misteres, & des loix, leurs misteres sont envelopez par des simboles obscurs, dont il n'y a que leurs Mages qui ayent l'éclaircissement, tout le reste de la Nation s'en repose sur

eux, leur loix ne ſont point écrites, elles ſont traditives, la bouche de leur Mage les autoriſent, comme ils s'arrogent une antiquité qui paſſe la memoire de tous les monumens & de toutes les traditions, à la faveur de laquelle ils en impoſent autant qu'il leur plaît, ils n'ont point voulu donner d'autorité à la lettre qui les auroit engagez à une datte, & ſe ſont contentez d'établir toutes leurs loix ſur la vive voix. A l'égard de leurs mœurs privées, ce qu'ils ont de loüable eſt qu'ils ſont ſinceres plus que les autres Nations. Ils aiment la Doctrine, ils ſont bienfaiſans, & ne ſouffrent perſonne chez eux dans l'extrême indigence, ils ſont ſeveres juſques à l'excez dans la punition des crimes, parce que leur conſtitution naturelle eſt portée à la juſtice, & que leur éducation eſt ſage, ils ſe croyent plus coupables dans l'execution des crimes, auſſi ne puniſſent-ils pas ſi ſeverement les étrangers : leurs

deffauts plus remarquables ſont la superſtition & la vanité , ils ne mettent point de bornes à leur culte dans le choix des choſes qu'ils propoſent à leur adoration,ils n'obſervent ny la bien ſceance ny la raiſon : le peuple regle tout le detail de la religion ſelon ſon caprice,& le zéle aveugle qui l'emporte, leurs Mages n'entrent point dans cet examen , il ſuffit qu'ils conviennent des premiers principes , tout ce qu'ils adjoutent de leur invention aquiert de la ſainteté auſſitoſt qu'il eſt conſacré par l'uſage & l'exercice. Leur preſomption qui eſt extraordinaire ne paroit pas leur être naturelle,les Hebreux qui furent autrefois mêlé avec eux , ſemble les avoir infecté de cette indigne foibleſſe par la même application qu'ils ont de ce vice , ils s'arrogent l'antiquité , comme eux , la vraye Doctrine de la Religion , l'excellence ſur tous les peuples de la terre , le merite de la Magie , & la preéminence
des

des arts & des ſciences : ce n'eſt pas qu'il n'y ait quelque fondement dans cet excez de vanité, s'ils en impoſent ſur la profondeur de leur origine, ils ſont loüables d'avoir étably une fiction dont on ne les peut couvaincre. Si leur Religion eſt une imitation, elle a cet avantage ſur ſon modele qu'elle a ſçu ſe communiquer à toute la terre, s'ils n'ont point de titre pour ce premier rang ſur toutes les nations, la gloire de les avoir enſeignés ne laiſſe pas de leur donner quelque caractere de ſuperiorité. Si les Caldéens ont été plus profonds dans la Magie ; ils n'ont pas ſçu ſi bien qu'eux ſe mettre en lumiere, & luy donner ſon veritable uſage pour l'érudition & la Doctrine, s'il eſt vray qu'elles ne tirent leur merite que ſelon qu'elles ſe communiquent, & ſe produiſent, on ne ſçauroit diſputer aux Egyptiens d'avoir été les premiers maîtres du Monde ; on peut dire que la pluſpart des Nations ſe ſont for-

meées sur eux dans l'arangement de leur Religion, j'ay decouvert par de vieilles recherches, en foüillans de vieilles traditions, qu'il y a des tems où les hommes vivoient dans les voyes d'une nature toute pure, & non instruite, une naifveté sans adresse & une simplicité sans art regloit leur cœur, & leurs actions; ils n'étoient point sous le joug des Loix, l'ignorance bien-heureuse des crimes les exemptoit de mal faire, & la liberté de suivre leur propre lumiere, dans le choix de leur opinion, sur l'auteur universel, les mettoit hors du reproche de l'impieté, en cet état la raison qui n'étoit pas encore debauchée avoit des lumieres bornées, mais elle étoit plus droite, & moins sujette aux égaremens, les passiōs n'étoient point violentes, parce qu'on n'étoit ni parmi les méchans exemples qui les irritent, ny dans l'habitude de les écouter, qui les introduit, la mediocrité regnoit par tout, l'ambition, l'avarice & la fureur des voluptez, qui n'ont parû

qu'avec le dereglement des mœurs ne troubloient point le commerce de la vie, on ne connoiſſoit point de diſtinction parmi les hommes ; il n'y avoit ni empire ni ſervitude, chacun ſe pourvoyoit de ſes beſoins de la premiere main de la nature, on devoit tout au travail dont perſonne n'étoit exempt, l'art d'aller chercher les richeſſes dans les entrailles de la terre,& d'y attacher la valeur de toutes les choſes de ce Monde n'étoit pas trouvé, les plaiſirs étoient innocens ; on les prenoit ſans moleſſe, ſans emportemens, ſans inquietude & ſans jalouſie ; on contentoit la nature ſans paſſer les bornes, ſes deſirs n'alloyent pas plus loin que ſes forces, la ſçience fatale de ſe faire aimer, & de s'engager ſoy-méme étoit inconnue, cette pureté s'altera par la funeſte ſocieté de pluſieurs familles qui ſe lierent entre elles, & commencerent à former de petits états, le deſſein d'aſſeurer leur repos inſpira l'expedient d'élever des murs,

& de donner aux plus forts le soin
de deffendre les autres. On trouva
l'invention de mettre le fer en usa-
ge pour armer les hommes, insensi-
blement le mêtier de la guerre s'in-
troduisit, l'envie de deffendre ses li-
mites, la necessité de se deffendre
de l'opression de ses voisins en fit la
plus ordinaire & la plus importante
de toutes les applications. On com-
mença à gouter la gloire & à se lais-
ser toucher de l'ambition, les plus
foibles devinrent la victime des
plus forts, les conquêtes éleverent
des Trônes, fabriquerent des Sep-
tres, & des Couronnes, le dégoust
de se voir gouverner par un seul
& de ne pouvoir pretendre la do-
mination à son tour, donna la pre-
miere idée de l'état populaire. Ce
grand progrés de la disposition des
hommes fit naistre la necessité de la
Religion & du culte des Dieux, la
politique manquoit de motifs pour
retenir avec empire les cœurs, &
les Esprits dans les devoirs de la
societé, il fallut recourir à la Reli-

gion & mettre le Ciel dans tous les engagemens de la vie; la crainte de sa foudre, & les appas de ses promesses & la raison a luy rendre des devoirs pour attirer sa protection, interesserent le commun des hommes; & l'excellence de ce grand moyen par raport aux considerations de la Politique atirerent les autres & les retinrent dans le respect de la Religion, il y a bien aparence que son premier usage ne s'étendoit qu'à des vœux,& à quelques sacrifices publics; on imploroit les Dieux,on leur rendoit des actions de graces, on les reconnoissoit les Autheurs de tous les évenemens, on alla plus loin, on s'instruisit de plusieurs traditions, que la Doctrine des Caldéens & des Hebreux acommodez à l'usage des nations par les Egiptiens avoit ouvert le chemin par tout où pouvoit aller le commerce & la correspondance des hommes, chaque peuple ajouta du sien aux formes étrangeres qu'il emprunta,

l'invention, la fable, la fecondité de la ſuperſtition, l'inſolence des Heros qui s'atiroient les honneurs divins, mirent au jour autant de Dieux & de culte differens que la ſcience & le menſonge en voulurent approuver, il n'y a choſe dans l'Univers qui n'ait été conſacrées, toutes les parties du Ciel & de la terre, juſques aux Elemens, les animaux & particulierement les Hommes, les Nations qui ont été mélées avec les Caldéens ſont preſque toutes tombées dans l'adoration des Aſtres, parce que ces Anciens Docteurs rempliſſoient leurs prieres de toutes les merveilles placées dans les Cieux, & comme ils ne s'expliquoient pas, leurs imitateurs ont pris les expreſſions de leurs admirations & de leurs reconnoiſſances pour une veritable invocation, les autres qui ont eu la communication des Hebreux ſe ſont propoſez des Simboles, mais ils ont bien degeneré, car cette Secte éminente dans ſon Eſprit, &

ſes inſtitutions avoit pour objet la divinité, & n'introduiſoit les ſignes que pour donner de l'attention & des regles aux ſens, & pour rendre plus ſenſible ſon attention à l'éternel, ils n'ont point été compris & par ceux qui les ont étudiées, on ne s'eſt arreſté qu'à leur ſignes dont on a même alteré la forme en ſculpant des figures, & s'abandonnant au dernier debordement de l'Idolatrie, ſans principe & ſans accord. Tout l'Orient eſt imprimé de ces erreurs, j'ay trouvé plus d'ordre & d'éducation dans les Religions de l'Occident ; c'eſt qu'elles ont puiſé ſous les Egyptiens, on ne les peut neanmoins excuſer d'avoir ſuivi la fable & la divinité des Heros, mais cette fable eſt ſoûtenuë de beaucoup de Doctrine, & cette divinité humaine a des endroits pour être juſtifiées, le menſonge y eſt caché ſous les plus judicieux, & les plus ſaintes apparāces, & comme je crois vous l'avoir déja dit, quelques deffauts que j'aye

trouvé dans chacune de ces Religions, dont le nombre est infini, ils ne m'ont point parû être de telle importance qu'ils puissent aporter plus de prejudice aux hommes qu'ils n'en reçoivent d'avantage par les usages loüables & les saintes institutions qu'elles introduisent, & par l'engagement de respect & de docilité où elle les retient, il n'y a point d'hommes qui n'ait le cœur sensible à la crainte de Dieu, il a beau se voüer au libertinage, c'est une revolte si elle dure, si elle ne dure pas, ce n'est que par reprise, il a des intervales pacifiques, ou le cœur se declare en faveur de la divinité, & s'il arrive ce qui me paroit trés rare que ce point de lumiere s'éclipse en luy, il tombe dans une nuit d'où il s'efforce de sortir & prefere la moindre clarté, qu'elle suspecte qu'elle luy soit, parce qu'elle luy donne une assiette qui fait son repos, il la prefere à ces incertitudes, & à ses tenebres qui le trou-

blent;

blent, qui l'égarent, & qui le confondent, tant il eſt attentif à luy-même; car il faut demeurer d'accord que ce grand mouvement de cupidité où il s'abandonne quelquefois, le diſtrait de ſon propre cœur, c'eſt-à-dire de luy-même, & le met hors de la portée des inquietudes interieures, c'eſt auſſi la principale utilité des Religions de determiner le cœur par le detail d'une certaine Doctrine qui établit, ou des veritez ou des vraisſemblances équivalantes, ſous l'Autorité deſquelles elle impoſe une morale qui ſoûtient la volonté, & regle les actions avec d'autant plus de ſuccez, que tout ce qu'elle contient eſt toûjours droit, juſte & de meſure à la bonne nature, l'homme dans cette éducation a toutes les diſpoſitions pour être bon Cytoyen & bon Pere de famille, voilà la fin de la politique & le deſſein des ſages, la fable & l'erreur des Religions auſſi bien que leur diverſité, ont de puiſſantes raiſons

qui les justifient, l'idée de la divinité est trop abstraite, elle a trop peu de raport aux sens & à la raison ordinaire des hommes, pour les rendre attentifs, & les occuper, il a fallut introduire des misteres, inventer des faits, proposer des Doctrines, imposer des Loix, établir une Morale, tout cela pour remplir l'homme qui seroit demeuré vuide, s'il n'avoit eu que la divinité pour objet, & ça été la necessité de ces grands moyens qui a renduë necessaire la fable, & l'erreur, & qui les a mises à la teste de toutes les Religions, leur diversité n'a pas été d'une moindre necessitez, la sagesse nous apprend qu'on ne sçauroit assez procurer l'union d'un Etat, & c'est par elle qu'il ne fait qu'un même corps, & que les particuliers penetré du zéle public, sacrifient jusques à leur propre interest.

C'est aussi pour cette disposition qu'il se maintient, qu'il se garantit des troubles interieurs &

qu'il eſt à l'épreuve de la force de ſes Voiſins, bien des choſes contribuent à la fermeté de cette union qui paroiſſent inutiles aux yeux des ignorans, & tout ce qu'il y a de ſingulier à une Nation qui la rende differente des autres, ſont autant de caracteres chés elle, qui établiſſent l'uniformité & l'union, de laquelle n'ait, comme de ſon principe, l'amour de la Patrie, ſi neceſſaire pour ſa conſervation, mais on peut dire que de toutes les diſtinctions qui caracteriſent les peuples il n'y en a point de plus ſenſible & de plus importante que la Religion, elle lie les cœurs, reünit les deſſeins, anime le zéle, reduit tous les intereſts en un ſeul, & fait aller le courage juſques à la fureur pour la deffence commune. Voila l'effet de la Religion, quand elle n'a que l'étenduë de la Nation qui la profeſſe, adjoutez cher Hypocrate, que les politiques qui ont deû contribuer à tous ce qui pouvoit bien établir les

états, ont sagement toleré la diversité des Religions, à laquelle l'esprit bizarre des hommes, n'a toûjours été que trop porté, & cette diversité de Religion d'un état à l'autre qu'ils ont approuvée, & regardée par eux, comme le plus funeste des malheurs quand elle se rencontre dans le sein d'un même état, tant il est vray que les interests se partagent par la diversité des Religions, la divinité même des hommes quelque insolente qu'elle soit, a produit de grands effets dans la politique, elle a forcé ceux qui étoient devoré de cette ambition, de courir à la gloire & de faire des actions heroïques qui ont souvent fait le salut de leur Patrie, elle a augmenté & le respect & la soûmission des peuples envers ces Heros qu'ils ont regardé comme des hommes pleins de divinité, & ces dispositions ont été de grands secours aux progrez des états. Aprés ces reflections demeuront d'accord, cher Hypocrate,

crate, de l'utilité de toutes les Religions, la politique nous force de les aprouver, & la raison ne nous permet pas d'en detester ny les erreurs ny les superstitions, puisque leur usage est salutaire aux états, & à ceux qui les composent; elles ont toutes des institutions sages, des loüables desseins, de justes morales, & enfin elle conviennent toutes du même objet, qui est la divinité de quelques figures, quelles la couvrent de quelque fables, qu'elles remplissent le culte quelles luy voüent, elles achevent leurs devoirs, & sont de tous les ouvrages de la sagesse humaine, les plus éminens, les plus indispensables, & les plus utiles. Voilà en peu de mots ce que je pense de l'Auteur de la nature, & des religions, me dit-il, il est temps de prendre le repos, la nature & la chute du jour, nous y convie il est tems. Nous parlerons demain, si vous le voulez des mœurs & de l'immortalité. Je me retiray à l'instant car

il ne m'auroit pas permis de luy marquer ma reconnoiſſance, par des loüanges & par des proteſtations d'eſtime, j'allay rejoindre ceux qui m'avoient amené, ils me témoignerent qu'ils avoient eû part au diſcours de ce Philoſophe; ils s'étoient aproché & à la faveur des arbres qui les cachoient, ils avoient été de la converſation ſans y paroiſtre.

Fin du premier raiſonnement.

Je ne manquay pas de me rendre le lendemain à la cabane pour l'entendre, nous prîmes nos mêmes places, je le priay de vouloir continuer l'aſſurance que j'étois penetré de la bonne foi avec laquelle il m'expoſoit ſes ſentimens.

L'examen des mœurs eſt un grand détail, cher Hypocrate, me dit-il; ce n'eſt guere la matiere d'une ſimple converſation, ſi ce n'eſt qu'étant auſſi éclairé que vous êtes dans les miſteres de la nature, & dans la

diſpoſition des organes, & des parties du corps humain, il ſuffit que je vous touche legerement ces choſes, & que je m'arreſte aux ſimples idées.

Les mœurs des hommes ſont les ſuites, & le cours de leurs actions, par raport aux ſentimens, & aux inclinations, dont leur cœur eſt prevenu, ils naiſſent indeterminez, la conſtitution naturelle qu'ils rencontrent à leur avenement à l'eſtre, les premieres nourritures, les éducations, les emplois, les habitudes qui ſe forment inſenſiblement en eux, les occaſions qui les engagent, les paſſions qui les dominent, & la Religion qu'ils profeſſent, ſont autant de principe differents qui contribuent enſemble à determiner leurs cœurs, & à donner ce mouvement à leurs actions, ce n'eſt donc cher Hypocrate, ny le temperamment ny la ſeule raiſon qui regle les mœurs; mais l'une & l'autre enſemble, joints à une infinité d'autres cauſes.

Je vous avoüe que j'ay long-temps observé l'homme sans le pouvoir decouvrir, le Jugement des Philosophes que j'ay écouté ne m'a point satisfait, & s'il étoit vray que j'eusse atteint la verité là-dessus, je ne la devroit qu'à un siécle d'études & à la blancheur de mes cheveux.

Je remarque que tout l'Vnivers est conduit par une premiere cause qui le fait mouvoir, les animaux mêmes sont determinez en toutes leurs actions par cette conduite superieure, c'est ce qui établit si éminemment la regularité & l'ordre.

FIN.

LETTRES D'HIPPOCRATE SUR LA PRETENDUE FOLIE DE DEMOCRITE.

Satyres
de l'homme
en general.

LETTRES D'HIPPOCRATE SUR LA PRETENDUE FOLIE DE DEMOCRITE,

TRADUITES DU GREC pour la premiere fois.



A PARIS,

Chez { LE BRETON, au coin du Pont-Neuf, près la rue Guenegaud, à l'Aigle d'or.
ET
CHAUBERT, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. D. CC. XXX.

Avec Approbation & Permission.



LETTRES D'HIPPOCRATE

SUR LA PRETENDUE FOLIE DE DEMOCRITE,

TRADUITES DU GREC pour la premiere fois.



LETTRE DES ABDERITAINS A HIPPOCRATE.

Le Senat & le Peuple d'Abdere souhaitent une parfaite joïe à Hippocrate.



OUS avons parmi nous, ô Hippocrate, un de nos Concitoïens, qui sembloit devoir être la gloire presente, & future de notre Ville, & qui cependant est né pour

notre perte. (O Dieux! consentirez-vous à ce malheur.) Cet homme a presque perdu l'esprit par sa trop grande application à l'étude de la sagesse, & nous avons juste sujet de craindre que si Démocrite ne recouvre sa raison, notre ville d'Abdere ne tombe en ruine. Il paroît avoir oublié toute chose, & lui-même tout des premiers. Il regarde les actions & la vie des humains comme de pures bagatelles; se moquant également des grands comme des petits. Que l'un se marie, que l'autre prenne le parti du commerce, que celui-ci fasse une harangue, que cet autre ait reçû le commandement d'une armée, ou soit nommé pour aller en ambassade; enfin qu'on élise ou qu'on dépose quelqu'un, que tel soit malade, blessé, joyeux ou triste, tout excite ses ris. Il écoute avec attention le chant des oiseaux, & se relevant tout seul la nuit, il dit que quelquefois il va dans l'immensité des choses, & qu'il y a un nombre infini de Démocrites qui lui ressemblent parfaitement. Il veille nuit & jour, & cette façon de vivre consume son esprit & son corps. Cela nous trouble

extrêmement : c'eſt pourquoi, ſçavant Hippocrate, conſervez notre patrie, en venant au plutôt conſulter ce qu'il eſt néceſſaire de faire là-deſſus. Ne mépriſez point nos prieres. En guériſſant Démocrite vous acquererez de la gloire & du profit, & cette cure fera éclater encore davantage votre renommée. Nous n'ignorons pas que le motif qui vous fait profeſſer votre art aura plus de pouvoir ſur vous que celui de la récompenſe. Cependant en rendant la ſanté d'eſprit à notre Philoſophe, quand notre Ville ſeroit d'or nous ne pourrions nous acquitter dignement de l'important ſervice que vous nous rendrez. Nous croyons que nos Loix ſont inutiles & nous ont trompées. Venez donc chez nous, ô illuſtre Hippocrate ! ce n'eſt point un homme que vous allez guérir, mais une Ville entiere : c'eſt un Senat que vous conſerverez ſur le point de s'anéantir. A votre arrivée, vous ſerez Legiſlateur, Juge Souverain, Prince, Conſervateur, & enfin tout ce qu'on peut dire de plus grand & de plus utile. C'eſt pour cela que nous vous attendons avec empreſſement : ce

n'eſt point ſeulement une Ville illuſtre qui vous en prie, c'eſt toute la Gréce enſemble, qui vient elle-même en ambaſſade vers vous, pour vous ſupplier de délivrer la doctrine même du malheur dont elle ſe trouve accablée. La poſterité vous tiendra compte des ſoins que vous prendrez pour Démocrite. Vous êtes doublement lié à Eſculape par le ſang & par l'art que vous profeſſez, & lui eſt un deſcendant d'Hercule; il eſt Abderitain, comme vous pouvez l'avoir appris, & notre Ville lui a fourni ſon ſurnom. Venez donc promptement, & amenez avec vous Eſculape votre pere, Epione fille (*a*) d'Hercule, les fils d'Eſculape qui ſe trouverent au ſiége de Troïe : (*b*) amenez enfin les remedes ſouverains de Peon. (*c*) La terre eſt fertile à

(*a*) Pauſanias en ſes Corinthiaq. dit qu'Epione étoit femme d'Eſculape, & que l'on voyoit ſa ſtatuë dans le même temple de ce Dieu.

(*b*) Les deux fils d'Eſculape étoient Machaon & Podalire. *Hom. Iliad.* 2.

Giraldy, liv. 9. de ſon Hiſtoire des Dieux, citant Hermippe, dit qu'ils étoient fils d'Eſculape & de Lampetie fille du Soleil.

(*c*) Peon étoit le Medecin des Dieux. *Homere, liv. 5. de l'Iliade.*

present en racines, ſimples & fleurs, & vous fournira abondamment ce qu'il faut pour rendre la ſanté à Démocrite. Adieu.



REPONSE D'HIPPOCRATE AU SENAT ET AU PEUPLE D'ABDERE.

Hippocrate ſaluë le Senat & le Peuple Abderitain.

A MELESSAGORE un de vos Citoyens eſt venu à Cos. (*a*) Ce jour-là on celebroit la fête ſolemnelle du Recüeillement de la Baguette; & comme vous ſçavez le peuple s'étoit aſſemblé avec toute la pompe & la magnificence poſſible, conduiſant au Cyprès (ſuivant la coutume) ceux qui étoient dediez au Dieu. Mais comme je connus par les geſtes & les

(*a*) *Cos*. Cette Iſle eſt dans la mer de Rhodes, & voiſine de la Carie : elle avoit une Ville portant le même nom, qui fut la patrie d'Hippocrate & d'Apelles le fameux Peintre. Au reſte cette Iſle porte à preſent le nom de *Lango*.

discours d'Amelessagore que la chose pressoit beaucoup, je me hâtai de lire votre Lettre; je fus étonné & ravi en même tems d'y apprendre que vous êtiez tous troublez pour un seul homme, comme si cet homme eût composé toute la Ville. Heureux les peuples qui connoissent que les honnêtes gens sont leur rempart, non les tours ni les murailles, mais seulement les conseils des gens sages. Pour moi, qui suis persuadé que les talens sont des dons des Dieux, & les hommes des presens de la Nature, obéissant aux Dieux & à la Nature préferablement à vous, (ne vous fâchez point Citoyens d'Abdere.) Je me hâterai de guérir Démocrite, s'il est vrai qu'il soit malade, & que ce ne soit pas plutôt votre erreur qui vous offusque par ses ténébres. Plaise au Ciel que les troubles & les agitations que vous ont causé ce soupçon ne soient qu'un signe de votre bienveillance. Cependant, ô Abderitains, gardez les presens que vous me reservez. Laissez agir avec liberté les soins d'un art libre. Car ceux qui reçoivent des récompenses traitent les sciences comme des cap-

tives. L'avarice s'est répanduë par toute la terre, & l'a entierement pénétrée comme un vent d'Aquilon. Et plût aux Dieux ! qu'il se trouva des Medecins capables de guérir cette maladie, encore plus formidable que la folie ! Car enfin, Citoyens d'Abdere, si j'étois flatté du desir d'amasser des richesses, certainement ce ne seroit pas l'espoir du gain de dix talens qui m'engageroit d'aller vers vous. J'irois trouver le grand Roi des Perses, & là des Villes entieres & opulentes me seroient données pour remedier à la contagion qui regne parmi ces peuples. Mais j'ai refusé mes secours à une nation qui est notre ennemie, & autant qu'il est en mon pouvoir je fais la guerre à ces Barbares. Je me croirois comblé d'ignominie en acceptant des biens qui ne m'auroient été presentez que comme au destructeur des Villes de la Grece. Le crime est égal de conserver des ennemis, ou de guérir des amis pour de l'argent. Rechercher avec soin un vil gain, c'est être possedé de la soif des richesses. Les veritables sont celles qu'on acquerre par la vertu, & qu'on possede

aux yeux de toute la terre, ſans remords & ſans crainte. Voilà, ô Citoyens d'Abdere, de quelle façon je penſerai toujours ; ainſi je ne prétends tirer aucun interêt du ſervice que vous me demandez. Je n'ai point appris avec indifference que Démocrite avoit l'eſprit dérangé. Cependant qu'il ſoit en ſanté, il ſera mon ami ; qu'il ſoit malade, il ſera encore mon ami, & recevra de moi tous les ſoins dont je ſuis capable. J'ai pourtant entendu dire qu'il étoit rempli de bonnes mœurs & l'ornement de votre Ville. Adieu.



PREMIERE

PREMIERE LETTRE D'HIPPOCRATE A DAMAGETE.

Hippocrate à Damagete.

LOrſque j'étois chez vous à Rhodes, Damagete, j'y vis ce ſuperbe vaiſſeau qui porte pour deviſe un Soleil. Vous vantiez ſa legereté, ſa ſûreté & l'induſtrie avec laquelle on pourroit s'en ſervir. Envoyez-le-nous donc à preſent, mon cher ami, la choſe preſſe, & il faut que je me rende à Abdere en diligence. J'y vais guérir une Ville entiere qui eſt malade à cauſe du ſeul Démocrite. Je ne ſçai ſi la réputation de cet homme eſt jamais parvenuë juſqu'à vous. Sa propre Patrie dit de lui qu'il a l'eſprit égaré; pour moi je deſire, ou plutôt je ſouhaite ardemment qu'il ne ſoit point malade, mais que ce ſoit les Abderitains qui ayent cette idée-là de lui.

Il rit toujours, disent-ils, & il ne cesse de faire éclater sa joye sur tous les évenemens qui arrivent. Certainement c'est un mal, puisqu'il rit de tout : & certes, je compte bien lui dire : Démocrite, si quelqu'un tombe malade, meurt, est tué, ou si quelqu'autre désastre lui arrive, tout cela, dis-je, vous paroît donc une matiere propre à exciter vos ris? Ne contrariez-vous point aux decrets des Dieux, qui ont mis dans le monde deux passions la joye & la tristesse, lorsque vous rejettez la derniere. A la verité vous seriez heureux (mais la chose est impossible) si par vos ris, votre pere, votre mere, votre femme, vos enfans & vos amis étoient préservez d'accidens, ou de maladies. Mais de rire lorsqu'ils ont perdu la santé, de vous réjoüir lorsqu'ils meurent, de vous divertir quand vous apprenez quelque malheur, si vous pensez que toutes ces choses ne sont point des maux, certainement Democrite vous êtes le plus détestable de tous les hommes, & fort éloigné de la sagesse ; c'est plutôt une mélancolie qui vous possede, & vous êtes

en danger d'être vous-même Abderite ; & la Ville eſt plus prudente que vous. Adieu, Damagete, nous vous rendrons compte exactement de la ſuite de cette affaire. Au moment que je vous écris cette Lettre, notre vaiſſeau eſt arrêté.



LETTRE D'HIPPOCRATE A PHILOPOEMENE.

CETTE nuit en dormant, je ſongeois à Démocrite, lorſque ſur le point du jour j'ai eu un ſonge, qui, comme je crois, ne menace d'aucun malheur. Il m'a ſemblé que je voyois Eſculape, & que nous nous trouvions déja aux portes d'Abdere. Eſculape n'étoit point tel qu'on le dépeint, il paroiſſoit doux & complaiſant, mais en même tems ſon exterieur ſembloit agité, & ſon aſpect étoit affreux. Des Dragons horribles, & du genre des reptiles ſiffloient comme s'ils avoient été dans

les deſerts, ou dans les forêts, & ſuivoient ce Dieu, qui avoit encore à ſa ſuite des gens qui portoient des boëtes de médicamens bien fermées. Ce Dieu me tendit la main, que je pris très-reſpectueuſement & de bon cœur; en le priant de m'accompagner, & de ne pas m'abandonner dans la cure que j'allois entreprendre. Mon ſecours vous eſt inutile à preſent, me répondit-il, mais voici la Déeſſe commune des Dieux & des hommes, qui vous conduira. Je me retournai auſſi-tôt, & j'apperçus une femme belle, & grande, habillée ſimplement, mais ſes yeux brilloient d'une lumiere pure, & il me ſembloit en la regardant, voir l'éclat des étoiles. Le Dieu diſparut, & cette femme m'ayant pris par la main, me conduiſit avec beaucoup d'honnêteté & de politeſſe par la Ville; lorſque nous fumes auprès d'une maiſon qui me parut être celle qu'on m'avoit préparée, elle me quitta, en me diſant, je te ſurprendrai chez Démocrite. De grace, ma belle Dame, lui dis-je, daignez m'apprendre de quel nom je dois vous nommer. La

Verité, me répondit-elle, & cette autre que vous voyez qui s'approche de vous, (ſur le champ je vis une autre femme à côté de moi) dont l'aſpect eſt audacieux & très-agité, on l'appelle l'Opinion, elle habite chez les Abderitains. En diſant ces mots, la Verité ſe perdit à mes yeux comme un fantôme. Dès que je fus réveillé, j'interpretai le ſonge que je venois de faire de cette façon : Que Démocrite n'avoit point beſoin de remedes, puiſque le Dieu même de la Medecine s'étoit retiré, comme n'ayant point affaire de ſon ſecours. Que la Verité, à cauſe que Démocrite étoit ſain, demeuroit chez lui ; & l'Opinion, à cauſe que l'on croyoit Démocrite malade, habitoit chez les Abderitains. Je crois cette explication juſte ; & certainement elle l'eſt auſſi. Je ne mépriſe point les Songes, ſur tout lorſque l'ordre & l'arrangement s'y trouvent. Or la Médecine & la Devination ont une grande liaiſon enſemble, puiſque même Apollon (*a*) notre pre-

(*a*) Eſculape étoit fils d'Apollon, & Hippocrate ſe diſoit deſcendant d'Eſculape. Soran, en la vie d'Hippocrate,

mier pere l'eſt de ces deux ſciences, qu'il prédit les maladies, & qu'il les guérit. Adieu.

dit qu'il étoit le vingtiéme deſcendant d'Eſculape.



SECONDE LETTRE D'HIPPOCRATE A DAMAGETE.

Hippocrate ſaluë Damagete.

CE que j'avois conjecturé, Damagete, s'eſt trouvé veritable. Bien loin que Démocrite ait perdu la raiſon, il ſurpaſſe tous les autres hommes en ſageſſe. Je vous ai renvoyé le vaiſſeau d'Eſculape, où étoit poſé le ſignal de la Santé avec celui du Soleil. Certainement un Dieu favorable a fait mouvoir les voiles, car le même jour que je vous écrivis, il prit le chemin d'Abdere, & m'y rendit. Ses habitans nous attendoient aux portes : Non-ſeulement les hommes nous parurent triſtes, mais auſſi

les femmes, les jeunes gens, & même les petits enfans. Lorſqu'ils m'apperçurent, il me ſembla qu'ils devinrent un peu plus tranquilles. Philopoemene s'empreſſa de me conduire au logis où l'on devoit me recevoir. O citoyens d'Abdere! m'écriai-je, je n'éxige de vous que le ſoin de me faire voir Démocrite: lorſqu'ils m'entendirent, ils m'accablerent de loüanges, & parurent d'une joye extrême. Nous traverſâmes fort vîte la place publique, une partie des Abderitains me ſuivoit, & les autres couroient devant moi, & tous crioient de côté & d'autre, conſervez-nous, ſecourez-nous, guériſſez-nous. Je les exhortois d'avoir confiance en moi, que peut-être il n'y avoit point de mal, & que s'il y en avoit, il ſeroit facile d'y remedier: en leur parlant ainſi je continuois toujour mon chemin. Déja nous n'étions pas loin de la maiſon qu'on m'avoit deſtinée, où nous arrivâmes en peu de tems. D'une colline élevée, couverte de hauts peupliers, qui formoient un charmant ombrage, on découvroit la demeure de Démocrite. Il étoit ſeul, aſſis ſous un bas & large pla-

tane ; l'habillement qu'il portoit ne lui passoit pas le dessous des épaules : il étoit sans chaussure, fort pâle, défait & la barbe pendante. Auprès de lui à sa droite un petit ruisseau couloit par la pente de la colline, & sur cette même colline étoit un certain temple, qui autant que je l'ai pû conjecturer, étoit dedié aux Nymphes. Démocrite avoit un Livre sur ses genoux, & tout autour de lui l'on voyoit un grand nombre d'animaux entassez les uns sur les autres, & coupez en deux. Quelquefois il se penchoit, & écrivoit avec émotion ; ensuite il se reposoit, & demeuroit tranquille comme méditant en lui-même : peu de tems après il se levoit, se promenoit, & alloit considerer les entrailles des animaux dont il étoit environné. Après cela il les remettoit en leur place, & venoit se rasseoir. Les Abderitains qui étoient avec moi commencerent à s'attrister, & je les vis prêts à répandre des larmes. Voyez-vous, Hippocrate, me dirent-ils, la vie que mene Democrite ? Faites-vous attention qu'il ne sçait ce qu'il veut, ni ce qu'il fait ? Alors je dis aux Abderitains de m'at-

tendre dans ce lieu, & que j'allois lui parler & l'entendre pour connoître les causes de tout ce que je venois de voir. Après leur avoir dit ces mots, je les quittai, & je descendis doucement, car le chemin étoit rude, & alloit toujours en pente; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, & ne pouvant presque m'empêcher de tomber, que j'arrivai à la demeure de Démocrite. Dans le moment même que je m'approchois de lui, il écrivoit je ne sçai quoi, comme inspiré par quelque Divinité. Je m'arrêtai pour attendre qu'il eût fini, un moment après il cessa, & quittant le poinçon duquel il se servoit, il se retourna de mon côté: Bon jour mon hôte, me dit-il; Très-sage Démocrite, lui répondis-je, je vous le souhaite encore plus heureux. Alors fâché, comme je crois, de ce qu'il venoit de me dire: Pardonnez-moi, me dit-il, si je ne vous ai pas appellé par votre nom, & si faute de le sçavoir, j'ai été obligé de me servir du terme d'hôte. Je me nomme, lui repliquai-je, Hippocrate, & je suis Medecin. La gloire celebre que vous avez acquise par votre science dans la Me-

decine, reprit-il, & la nobleſſe des Aſcélpiades eſt parvenuë juſqu'à moi; mais, mon cher ami, quelle affaire vous conduit ici ? Cependant avant toutes choſes, prenez la peine de vous ſeoir: Vous voyez ce ſiége couvert de feüilles, il eſt verd & plus doux que ceux que la fortune fait rechercher avec tant de ſoins. Quand je me fus aſſis, il me demanda, ſi c'étoit une affaire particuliere, ou publique qui m'amenoit vers lui. Le veritable motif qui me conduit ici, lui dis-je, eſt de connoître un homme auſſi ſage que vous, & votre Patrie eſt la cauſe de cette entrevûë. Enſuite pour l'éprouver de toutes ſortes de façons (quoique je m'apperçuſſe aſſez qu'il n'étoit point inſenſé) connoiſſez-vous, continuai-je, un de vos Citoyens nommé Philopœmene? Très fort, me dit-il, ne me parlez-vous pas du fils de Damon, qui demeure auprès de la fontaine Hermaïde ? Oui, lui-même, repris-je; mais de grace apprenez-moi ſur quelle matiere vous écrivez. Démocrite, après avoir un peu rêvé, ſur la folie, me répondit-il: O Monarque Jupiter,

m'écriai-je, vous écrivez fort à propos contre cette ville. De quelle ville parlez-vous Hippocrate? me dit-il; ce n'eſt rien : repris-je, je ne ſçai comment ce mot m'eſt échappé. Mais dites-moi, ajoutai-je, de quel genre de folie vous traitez dans cet ouvrage? De laquelle voulez-vous que je parle, reprit-il, ſi ce n'eſt de celle qui naît avec les hommes, & des moyens de la ſoulager? ces animaux que vous voyez je ne les diſſeque, non que j'aye de la haine contre les ouvrages des Dieux, mais ſeulement pour chercher dans la nature le ſiege de la mélancolie. Elle réſide dans tous les hommes, plus dans les uns, moins dans les autres, ſelon que la matiere qui ſe trouve deſſous eſt bonne ou mauvaiſe. Par Jupiter, Democrite, lui dis-je, ce que vous dites eſt vrai & ſage; je vous eſtime heureux de pouvoir joüir d'une pareille felicité : pour nous il ne nous eſt pas poſſible d'y participer. Pourquoi cela? reprit-il en m'interrompant. Parce que, repris-je, nos champs, nos affaires domeſtiques, nos enfans, les maladies, les mortalités, nos amis, les nôces &

autres choſes ſemblables nous raviſſent une ſi grande commodité. A ces mots cet homme ſe mit à rire, en faiſant de grands éclats, du reſte il paroiſſoit fort tranquille. Pourquoi riez-vous Democrite ? lui demandai-je, ce que je viens de dire vous paroît-il ridicule, ce diſcours excita encore davantage ſes ris. Les Abderitains qui le conſideroient du haut de la colline ſe déſeſperoient; es uns ſe frappoient la tête, les autres le front, & quelques-uns d'entr'eux s'arrachoient les cheveux. Cependant je repris mon diſcours, en diſant à Democrite; O le plus ſage de tous les ſages, faites-moi donc connoître en quoi j'ai paru digne de vos ris, lorſque vous me l'aurez fait comprendre j'abandonnerai mes raiſons; ou ſi vous meritez d'être repris, je le ferai avec la franchiſe d'un homme tel que moi. Par Hercule, ſi vous pouvez me reprendre, me dit-il, vous ferez une œuvre des plus étonnantes. Et comment n'en aurai-je pas ſujet ? lui repliquai-je: N'eſt-ce pas penſer d'une façon bien extraordinaire lorſque vous riez de la mort d'un homme, de ſa maladie, de

de l'ébranlement de son esprit, de sa mélancolie, ou enfin de quelque chose de plus triste encore? Mais pour changer de face, vous riez aussi des nôces, des solennités des fêtes, de la naissance des enfans, des mysteres, de la magistrature, & enfin des honneurs dont les hommes illustres sont revêtus; ainsi vous riez de ce que vous devez plaindre, & encore de ce qui réjoüit; de sorte que vous ne faites point de difference entre le bien & le mal. Hippocrate, me répondit-il, vous parlez fort juste, mais vous ne connoissez pas la cause de mes ris; & lorsque vous la sçaurez, je ne doute point qu'elle ne serve d'une excellente medecine à votre patrie & à vous. Vous pourrez rendre tous les autres sages, lorsque je vous aurai fait connoître que tous les hommes passent leur vie après des choses qui ne méritent aucune attention, s'efforçans avec beaucoup de peine d'en obtenir d'autres également méprisables, & se conduisans toûjours d'une façon digne de la plus amere raillerie. Mais, lui dis-je, par les Dieux immortels, dites-moi, n'y a-t-il rien que le monde universel-

C

qui ne prend pas garde qu'il eſt malade ? Et n'eſt-il point d'endroit pour envoyer demander ſa guériſon ? Il y a, dit-il, une infinité de mondes : Eh ! mon cher ami, ne diminuë jamais malignement ſa riche nature. ... Démocrite, lui repliquai-je, en l'interrompant, vous m'apprendrez ces choſes dans leurs temps ; quant à preſent vous devez me rendre raiſon de votre rire & de votre façon de vivre. Démocrite prenant alors un viſage ſévere me dit, croyez que deux raiſons cauſent mes ris, les biens & les maux. Or je me ris du ſeul homme, comme étant rempli de folie, ne faiſant aucune action raiſonnable, ſe comportant toûjours puerilement, & qui pour acquerir des biens inutiles ne ſe donne jamais du relâche, toûjours dans l'agitation pour en amaſſer encore davantage ; je ris auſſi de lui voir creuſer la terre juſques dans ſes abîmes, cherchant l'or & l'argent, & épluchant les traces de la pouſſiere, tirant d'autres ſables, faiſant de la nature leur mere une terre ennemie, quoiqu'elle ſoit cependant toûjours la même, l'admirant ici, la foulant

aux pieds d'ailleurs. Ne croyez-vous pas cela digne de risée ? Plusieurs ne peuvent se commander à eux-mêmes, & veulent commander aux autres. Ceux-ci épousent des femmes, & peu après ils les répudient ; ceux-là aiment, & ensuite haïssent à la fureur. D'autres engendrent des enfans avec beaucoup de plaisir, & lorsqu'ils sont grands, ils les rebutent. Quel est donc ce vain & absurde soin qui ne differe en rien de la folie ? Ils se font des guerres intestines, & n'osent gouter les douceurs du repos, ils déposent les Rois, & sur le champ en mettent d'autres à leurs places. A combien de changemens sont-ils sujets ? S'ils n'ont point de richesses, ils les souhaitent avec ardeur, s'ils en ont ils les cachent ou les dissipent. Je ris lorsque je les vois agir avec mauvaise foi, & je ris encore plus lorsque je les regarde plaider avec leurs freres, leurs peres, leurs meres, ou leurs compatriotes. Ajoutez encore que par l'avidité de ces mêmes richesses ils se tuent mutuellement. Les uns menans une vie desordonnée s'embarrassent peu de la misere de leurs amis & de leur patrie.

Des choſes viles & imaginées tiennent lieu à d'autres de richeſſes; pour toute opulence ils achetent des ſtatuës, parce qu'elles imitent la nature, & ils déteſtent ceux qui les entretiennent de la verité. Outre cela ils ne forment des ſouhaits que pour les choſes difficiles : car ceux qui habitent la terre ferme voudroient aller ſur la mer , & ceux qui demeurent dans les iſles deſirent avec ardeur de voir la terre ferme. Pourquoi donc me reprénez-vous ſur mes ris , ô Hippocrate? tous les hommes ne ſe rient-ils pas les uns des autres ? ceux qui navigent ſe mocquent de ceux qui s'occupent à l'agriculture, & ces derniers en font autant des autres. Enfin ils ne peuvent pas même s'accorder ni dans les arts , ni dans les ſciences. Démocrite , dis-je alors , tout ce que vous venez de dire eſt vrai, & on ne peut trouver de diſcours plus juſte pour définir la meſure des hommes. Cependant la nature ne les a point fait pour vivre dans le repos , il eſt neceſſaire qu'ils ayent de l'occupation. Il eſt vrai que l'ambition a trompé tous les mortels : Or ils ne ſont pas aſſez pé-

nétrans pour voir d'avance que rien n'eſt ſûr ni ſtable ; mais dans l'agriculture, la navigation & les autres occupations utiles de la vie, votre rire eſt-il de ſaiſon ? Que vous êtes encore bien éloigné de mon ſentiment, me répondit Democrite, ne conſiderez-vous pas qu'il y a un milieu entre la parfaite tranquillité & le trouble ? Si cela étoit arrangé par un eſprit prudent, les hommes ſeroient delivrez de leurs erreurs & m'ôteroient l'occaſion de rire comme je fais. Cet avertiſſement leur devroit ſuffire. LA VICISSITUDE DE TOUTES CHOSES. Si l'homme ne s'efforçoit que ſelon ſa puiſſance, certainement il joüiroit d'une vie douce & heureuſe ; mais au contraire il s'étudie au menſonge, il ſuit la volupté & déſobeït aux Loix. Le Laboureur abandonne l'agriculture & va haſarder ſa vie ſur la mer, il ſe dégoute de cette vie & retourne labourer ſon champ ; enfin dans quelque ſituation que les humains ſe trouvent, ils ne ſont jamais ſatisfaits. Les Rois & les Princes loüent le bonheur des particuliers, qui de leur côté ſouhaitent de regner. Ce-

lui qui est dans la magistrature fait l'éloge de l'Artisan comme exempt de tout danger, l'Artisan en fait de même & voudroit posseder la place du Magistrat, à cause du pouvoir qu'il a sur les autres. Les hommes n'osent suivre le chemin leger & sans difficulté de la vertu; tout au contraire ils prennent celui qui lui est opposé, toûjours difficile & plein de détours se disputant sans cesse, & se trouvant tantôt des derniers & tantôt des premiers. Quelques-uns entraînez par leur imprudence, brûlent du desir de soüiller un lit étranger: la maladie sans borne de l'avarice consume les autres: les uns se tendent des piéges, les autres élevés dans les airs sur les aîles de l'ambition tombent dans des abîmes où ils périssent: quelques-uns détruisent: d'autres édifient de nouveau. Ils font des largesses & s'en repentent; voilà ce qui me fournit des matieres à mes railleries; ô hommes insensés qui payez la peine de votre méchanceté par l'insatiabilité de vos désirs, de votre inimitié, de vos embuches, de votre envie. . . . Mais il est impossible de nombrer tous vos maux,

ils ſont infinis. Vous êtes cent fois au-deſſous des bêtes brutes ; car les animaux les plus ſauvages ſe contentent de leur ſuffiſance : quel Lion a jamais caché de l'or ? quel Taureau combattit pour un aliment dont il n'avoit pas beſoin ? quelle Panthere ne s'eſt jamais raſſaſiée ? le Sanglier a ſoif quelquefois, mais ce n'eſt que pour l'eau ; & ſi l'homme joignoit les jours & les nuits, il ne ſentiroit pas encore de ſatieté à faire bonne chere. Dites-moi, je vous prie, Hippocrate, ne dois-je pas rire lorſque je vois pleurer un vieillard de ce qu'il ne peut plus ſe livrer à l'intemperance de ſes déſirs ? quoi je ne raillerai pas celui qui coule à fond un vaiſſeau plein de marchandiſes, & qui s'irrite contre la mer parce qu'elle le ſubmerge à ſon tour ? il me ſemble au contraire que j'épargne encore trop les hommes, & je voudrois inventer encore quelque choſe de plus picquant contr'eux.

Tout homme eſt malade dès ſa naiſſance ; lorſqu'on l'éleve il eſt à charge, & demande le ſecours des autres : lorſqu'il grandit, il eſt fou & inſolent, & a beſoin d'un Précep-

teur pour l'inſtruire. Quand il eſt dans ſa force il eſt audacieux, lorſqu'il décroît il eſt malheureux, & il ſort enfin ce monde comme il y étoit entré. Je ne finirois pas ſi je voulois peindre les vaines occupations des mortels. Les uns mépriſent les biens qu'ils poſſedent, & attendent avec empreſſement ceux qu'ils eſperent. Quelques-uns paſſent leur vie auprés des chevaux, des chiens, des pierres, du bois, de l'airain, des peintures, & autres choſes inutiles. D'autres s'abandonnent à l'intemperance, & les autres à l'oiſiveté; & je ne me moquerois pas en voyant des hommes ſi peu raiſonnables. Vous-même, Hippocrate, je ne doutu point que votre art ne ſoit payé d'ingratitude, ou attaqué par l'envie. Les hommes haïſſent leurs bienfaicteurs, & peu s'en faut qu'ils ne ſoient fâchés de leur être redevables. Lorſque les malades ont recouvert leur ſanté, ils attribuënt leur guériſon au haſard, ou à leur complexion naturelle. Vous n'êtes point apprentif de ces choſes, au contraire je ſçai que votre profeſſion vous a fait ſouffrir une infinité de déſagrémens; car

il n'y a point de reconnoiſſance ni de témoignage de la verité. En parlant ainſi, il ſourioit, & il me ſembloit, Damagete, qu'il avoit quitté ſa premiere forme, pour en prendre une toute divine. Genereux Démocrite, lui dis-je, j'emporterai avec moi à Cos de riches & de magnifiques preſens: vous m'avez rempli de beaucoup de ſageſſe, & je ſerai toute ma vie le panégyriſte de la verité que vous avez recherchée avec tant de ſoins dans la nature humaine. Demain & après nous nous reverrons en ce même lieu. Ayant dit cela, je me levai, & il étoit prêt de m'accompagner; lorſqu'un homme l'arrêta en lui remettant des livres. Je me hâtai de rejoindre les Abderitains qui m'attendoient avec une grande impatience; je vous remercie fort, leur dis-je, de votre réputation vers moi, j'ai vû Démocrite, le plus ſage de tous les hommes, & qui ſeul eſt capable de rendre tous les autres prudens. Voilà, Damagete, ce qui m'eſt arrivé, & je ſens un grand plaiſir à vous en faire part. Adieu.

FIN.

APPROBATION.

JE soussigné Me ès Arts en l'Université de Paris, ai lû par ordre de Monsieur le Lieutenant General de Police, un Manuscrit qui a pour titre : *Lettres d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite*, dont on peut permettre l'impression. A Paris ce 5 May 1730. PASSART.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer. HERAULT.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 1930. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt de la Cour de Parlement, du 3 Decembre* 1705. *A Paris, le neuf May mil sept cent trente.* P. A. LE MERCIER, Syndic.

